NOBLESSE OBLIGE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 1er septembre 1859.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

NOBLESSE OBLIGE

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

PAR

ANGE DE KERANIOU





PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1859

A MONSIEUR DE LA ROUNAT

C'est à vous, cher maître, que je dédie cet ouvrage ; — c'est avec vous que je veux partager les premières fleurs cueillies dans ma carrière littéraire.

Qui pourrait voir, sans émotion, la sollicitude constante avec laquelle vous cherchez le talent ignoré, comme les sympathies dont vous l'entourez quand vous l'avez trouvé?

On dirait un père qui, ayant reçu de Dieu un enfant à peine viable, le ranime de son propre souffle, l'échauffe de sa propre chaleur, le soutient de sa propre force.

Mais, cher maître, avant de se porter sur moi, votre bienveillance inaltérable avait touché des esprits plus élevés : — vous êtes également le parrain de *Madame de Montarcy*, d'*Hélène Peyron*, du *Marchand malgré lui* et bien d'autres.

Dans le mouvement industriel qui emporte ou retient la littérature dramatique, nul n'a compris comme vous le rôle régénérateur qui lui était dévolu.

Vous avez fait de l'Odéon le *premier Théâtre Français* et un nouvel *Athénée*.

L'Odéon n'a pas seulement ouvert ses portes glorieuses aux jeunes célébrités, il a été le prytanée de nos vieilles illustrations, et les noms de *Ponsard*, *Emile Augier*, *Victor Séjour*, *Latour Saint-Ybars*, *Viennet*, — autant d'étoiles brillantes du monde littéraire, — sont les preuves les plus éclatantes du témoignage que je porte ici.

Aussi, cher maître, vous avez le droit de penser, dans votre conscience, ce que pense la conscience publique : que vous êtes l'homme qui a rendu le plus de services au théâtre moderne.

Maintenant, je veux que Tisserant reçoive, avant tous autres, l'expression de ma reconnaissance, pour s'être chargé d'un rôle effacé, auquel il a donné une âme en y mettant la sienne qui est si grande.

Mme Brindeau-Harville joue le rôle de Marie de Prémart. — Ceux qui voudront savoir ce qui l'emporte de la distinction de son jeu ou de celle de sa personne, iront la voir.

Pour moi, j'ai confondu talent, beauté et grâces; l'ensemble est merveilleux et on ne détaille pas les merveilles.

Les éloges manquent pour Anaïs Rey.

Elle a composé le rôle de la vieille duchesse de Prémart à la manière des grandes comédiennes.—On est habitué à la voir marquer ses créations d'une puissante originalité. — Mais, ici, elle a pris un rôle hors de son emploi qui est celui des jeunes femmes, et, avec le talent de Plessis, elle rappelle celui de Desmousseaux.

Mlle Arrène s'est chargée du rôle d'Émilie.—Elle le rend

avec une rare perfection. Tour à tour tendre, craintive, insinuante et passionnée : c'est l'Amour qui a pris les habits de la Raison.

Kime donne son esprit, sa verve, son entrain au marquis de Surdice, dont il fait une création remarquable.

Marck débutait par le rôle d'Henri. — La presse a été unanime pour constater son succès. Que dire de plus?

Ce serait de l'ingratitude si j'oubliais MM. Ariste, Riga, Philippe, Lapique, Roger et Brizard, qui ont dit quelques phrases de ma comédie avec le même zèle que si elles avaient été des rôles à la hauteur de leur mérite.

Il me reste à parler de M. Pierron, qui a fait la mise en scène de *Noblesse oblige.*

La mise en scène d'un ouvrage en est la physionomie. — Je dois donc à Pierron la vie de mon œuvre.

Ange de KERANIOU.

Paris, 10 septembre 1859.

PERSONNAGES

LE DUC DE PRÉMART (45 ans)......	MM.	TISSERANT.
LE MARQUIS DE SURDICE (60 ans) ..		KIME.
HENRI MONTCLAR (30 ans)		MARCK.
ALBERT..........................		ARISTE.
LE VICOMTE DE VILLEBON		RIGA.
LE MARQUIS DE GRANDPRÉ		LAPIQUE.
LE DOMESTIQUE DU DUC...........		ROGER.
LA DUCHESSE, mère de Prémart (64 ans).	Mmes	A. REY.
MARIE, sa petite-fille (20 ans).........		HARVILLE-BRINDEAU.
ÉMILIE, sœur de Montclar (24 ans)....		ARRÈNE.

Commis. — Acheteurs. — Invités. — Une caissière. — Lingères.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. POULET, au théâtre de l'Odéon.

NOBLESSE OBLIGE

ACTE PREMIER

Un parc. — A droite et à gauche des siéges rustiques. — Le bal est à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

ALBERT, LE VICOMTE DE VILLEBON, LE MARQUIS DE GRANDPRÉ, PROMENEURS.

GRANDPRÉ.

Endymion a distancé Bolivar d'une demi-tête... J'aurais, pardieu, parié pour Endymion.

ALBERT.

Il fallait parier, tu aurais perdu... Ce Grandpré est assommant avec sa manie chevaline... que diable, mon cher, il n'y a pas que des chevaux dans le monde... La nature a passé outre, et a fait la femme... Tiens, vois donc les jolies filles... la moindre de ces paysannes est supérieure à ta jument Phœbé... quoiqu'elles aient peut-être les attaches moins fines... Oublie la course et regarde le bal. .

VILLEBON, à Albert, regardant au loin dans le bal.

Sais-tu que ta cousine, Marie de Prémart, devient de plus en plus jolie.

ALBERT.

Vraiment ?...

VILLEBON.

Comment, tu la vois tous les jours et tu...

ALBERT.

C'est possible ; mais il y a longtemps que je ne l'ai regardée. Tu penses bien que je ne veux pas me donner le ridicule d'être amoureux de ma cousine... c'est bon pour un écolier.

VILLEBON.

Tu n'as donc plus ton précepteur ?

ALBERT.

Vicomte, nous allons nous fâcher...

SCÈNE II

Les Mêmes, SURDICE.

SURDICE.

Là, là, messieurs, la paix... Depuis l'invention du jury, les gentilshommes ne doivent plus tirer l'épée... Oubliez-vous que le duel figure au code pénal, et que nous pouvons être condamnés à six mois de prison par notre bottier ?

GRANDPRÉ.

Vous savez, marquis, qu'Endymion a distancé Bolivar...

SURDICE.

Oh ! ne me parlez pas de votre *turf* et de votre *sport* ; vous infectez nos salons de votre vilain argot d'écurie. Aussi la causerie s'en va, la conversation n'existe plus ; le

cheval et le cigare tueront la femme. On pariait aussi de mon temps ; mais nous, nous avions pour enjeu les faveurs d'une jolie femme !

VILLEBON, riant.

Toujours jeune...

SURDICE.

Moi... j'ai vingt cinq ans...

ALBERT.

Et quarante avec...

SURDICE.

Les années de service ne comptent pas.

ALBERT.

A qui donc est maintenant votre ancienne maîtresse ?... cette petite Lydie... si blonde.

SURDICE.

S'inquiète-t-on de ce qu'est devenue la lune du mois dernier ?...

ALBERT.

Elle passait l'autre jour au bois dans un attelage magnifique...

GRANDPRÉ.

Les plus beaux pommelés de Paris.

SURDICE.

Oh ! elle ira loin... je l'ai formée...

VILLEBON.

Formez-nous-en beaucoup comme cela, marquis...

SURDICE.

Gourmands...

ALBERT.

Vous occupez-vous toujours de la petite Géraldine ?

SURDICE.

Ma dernière création, messieurs ; cette éducation finie, je me range.

VILLEBON.

Bah!

SURDICE.

J'ai comme une idée de me marier...

VILLEBON.

Vous?...

SURDICE.

Il faut bien faire une fin...

(Rire général.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LA DUCHESSE, MARIE.

LA DUCHESSE, à Marie.

Entends-tu, mon enfant, comment ces messieurs parlent du mariage... Ils nous épousent pour en finir, comme on se met une corde au cou... et après cela ils trouvent à redire...

MARIE.

A quoi, grand'maman?

LA DUCHESSE.

A rien... Qui donc ici se marie, messieurs?

SURDICE.

Moi, chère duchesse...

LA DUCHESSE.

Vous, Surdice!

MARIE, riant.

Vous?

SURDICE.

Me trouvez-vous trop jeune, ma belle Marie?...

MARIE.

D'un demi-siècle...

LA DUCHESSE.

Attendez au moins que vos dents soient repoussées.

SURDICE.

Je n'ai pas l'intention de mordre ma femme...

MARIE.

Et qui donc voulez-vous épouser ?

SURDICE.

Vous...

MARIE.

Moi !...

SURDICE.

Vous ; j'ai regardé partout... je ne vois que Marie de Prémart qui soit digne du marquis de Surdice...

(Éclats de rire. — Villebon et Grandpré s'éloignent en riant. — Arrivée du duc.)

SCÈNE IV

SURDICE, MARIE, LA DUCHESSE, ALBERT, LE DUC.

LE DUC.

De quoi s'agit-il?...

MARIE.

Nous parlions mariage, mon père...

LE DUC.

Comme les idées se rencontrent !... j'y pensais...

LA DUCHESSE.

Au mariage, vous ?...

MARIE.

Est-ce que tu veux me donner une belle-mère?

LE DUC.

Je voudrais te donner un mari, petite folle!...

SURDICE, à Marie, montrant le duc.

Vous voyez... nous sommes d'accord... seulement, je suis plus avancé que lui... il cherche, et j'ai trouvé...

LE DUC, à Surdice.

Toi?

MARIE.

Grand merci, tous deux; j'aime mieux rester fille...

LA DUCHESSE, à Marie.

Pourtant, ma chère amie, il faut toujours finir par épouser quelqu'un...

SURDICE.

Ou quelque chose...

LA DUCHESSE.

Et par le temps qui court, vingt ans est un grand âge pour une fille à marier.

MARIE.

Chère grand'maman, plutôt que de ne pas être mariée à mon goût, j'attendrai... jusqu'au dernier moment.

LE DUC.

Marie nous dira peut-être ce qu'elle entend par être mariée à son goût...

MARIE.

C'est de ne pas épouser le vicomte de Menneville, un Adonis... Lorsqu'on croit qu'il vous regarde, il se mire dans vos yeux.

SURDICE.

Le miroir est séduisant...

MARIE.

Ou le prince de Cassel... un grand dadais qui fait un mou-

vement tous les quarts d'heure, et porte sa tête comme une relique... une vraie tête de loup au bout d'un manche à balai.

ALBERT.

Ah! ah! ce pauvre Cassel... je ne verrai plus une toile d'araignée sans penser à lui...

MARIE, regardant Albert

Ou mon cousin Gaston, qui est blond comme Nisida, rose comme un chérubin, plus imberbe... que grand'maman, et qui menace tout le monde de coups d'épée... de peur qu'on le prenne pour une fille... ni mon cousin Albert...

ALBERT, riant.

Merci, cousine... je connais votre esprit.

LA DUCHESSE.

Enfant gâtée!...

MARIE.

Ou le marquis Cazaddo, un banquier, avec de grosses mains, de gros yeux et de gros écus... Lorsque sa bouche s'entr'ouvre pour sourire, on croit voir le couvercle de son coffre-fort qui se soulève et va vous engloutir.

LA DUCHESSE.

On ne te donnera pas à un pleutre, mon cher cœur... et les nobles ne sont guère dans la finance.

MARIE.

D'abord, grand'maman, j'espère bien qu'on ne me donnera à personne... je suis assez grande pour choisir moi-même... Et n'ayez pas d'inquiétude... celui que je préférerai ne fera pas tache sur notre blason.

SURDICE.

Vous cherchez le phénix...

MARIE.

Pourquoi pas?

SURDICE.

Le trouverez-vous?...

MARIE.

Peut être...

(En ce moment on voit passer Émilie et Henri qui échangent un régard avec Marie; celle-ci s'arrête tout à coup en faisant un mouvement.)

LA DUCHESSE.

Eh bien!... qu'as-tu donc?

MARIE.

Rien... (D'un air d'indifférence, montrant à Albert Henri qui s'éloigne.) Connaissez-vous ce jeune homme, Albert?

LA DUCHESSE.

Quel jeune homme?

SURDICE.

Celui qui s'éloigne là-bas?...

MARIE.

Oui.

LA DUCHESSE.

Il a un air de race...

SURDICE.

Je n'ai pas vu sa figure...

ALBERT.

C'est le sphinx en habit noir.

LE DUC.

Plaît-il?

ALBERT.

On ignore qui il est, et d'où il sort. Voilà deux mois qu'on le rencontre à Chantilly... Il doit demeurer, quelque part, dans les environs... Beau, pâle, sauvage et mystérieux, triste ou malade, cela se ressemble; on ne sait s'il souffre d'une peine de cœur ou d'une gastrite; il intrigue fort certaines de nos voisines... entre autres, madame de Sontange et lady Dudley; on accuse lady Dudley de s'être éprise tout à coup d'un grand amour pour la nature sylvestre, et de se promener de préférence dans la partie de la forêt que fréquente le discret chevalier... mais jusqu'à ce jour en pure perte, à

ce qu'on assure... Elle a obtenu des coups de chapeau... et pas une parole avec... Du reste, gentleman distingué... bon cavalier et adroit tireur... Je l'ai vu au tir... il fait mouche à tout coup!

MARIE.

Et c'est tout ce que la gazette de Chantilly rapporte de ce mystérieux inconnu?

ALBERT.

Absolument tout, cousine... sinon qu'une jeune dame vient le visiter de temps en temps.

MARIE.

Ah!

ALBERT.

Et tenez... le voilà avec elle...

(On voit passer au fond Henri et Émilie.)

LA DUCHESSE, à Marie.

Est-ce que tu le connais, cher ange?

MARIE.

Moi?... comme tout le monde... pas du tout...

SURDICE, qui l'observe à part.

Est-ce bien vrai?

MARIE.

Es-tu fatiguée, grand'maman?

LA DUCHESSE.

Tu as envie de te promener encore?

MARIE.

Si tu veux...

LA DUCHESSE.

Donne-moi le bras...

MARIE, indiquant le côté par où Henri a disparu.

De ce côté...

LA DUCHESSE.

Curieuse!

(Elles s'éloignent.)

ALBERT.

Allons voir danser ces petites filles... si j'en trouve une à mon goût... tant pis, je m'encanaille !

(Il va du côté du bal.)

SCÈNE V

SURDICE, LE DUC.

SURDICE.

Tu viens de Paris ?

LE DUC.

Oui.

SURDICE.

Tu as vu le ministre ?

LE DUC.

Oui.

SURDICE.

Eh bien, à quand le départ pour l'ambassade ?

LE DUC.

Je ne sais...

SURDICE.

Comment?...

LE DUC.

Il est ajourné...

(Il s'assied sur un banc et fouette le bout de ses bottes avec sa badine.)

SURDICE.

Hector, tu as l'air inquiet...

LE DUC.

Pardieu, on le serait à moins...

SURDICE.

Qu'y a-t-il donc ?

LE DUC.

Il y a que je flaire une disgrâce...

SURDICE.

Ah !...

LE DUC, le regardant.

On dirait que cela te fait plaisir...

SURDICE.

A moi ?

LE DUC.

Aurais-tu, par hasard, envie de l'ambassade qui m'est promise ?

SURDICE.

Moi !... grand Dieu !... pour quoi faire ?... tu sais bien, d'ailleurs, que depuis les événements de 1830, je me suis tenu à l'écart, et que je n'ai rien de commun avec le nouveau gouvernement.

LE DUC.

Après tout, je me trompe peut-être... Je verrai le roi, et...

SURDICE.

Une disgrâce pour toi serait la ruine...

LE DUC.

A peu près...

SURDICE.

Tout à fait, cher ami... Je parie que tu ignores le chiffre de tes dettes ?...

LE DUC.

Naturellement.

SURDICE.

Cent mille francs il y a cinq ans, hypothéqués sur ta ferme de Sacy. Soixante mille francs il y a deux ans, hypothéqués sur ta ferme de Pont-de-Cé. Quarante mille francs il y a six mois, hypothéqués sur ta parole. Vingt mille

francs il y a six semaines, hypothéqués... sur notre amitié... Total...

LE DUC.

Fais-moi grâce du total.

SURDICE.

Total : deux cent vingt mille francs, pour mon compte particulier. Je ne connais pas celui de tes autres créanciers...

LE DUC.

Oui... oui... bien entendu...

SURDICE.

Mais si j'en juge par le mien, le leur est...

LE DUC.

Il n'est pas mal.

SURDICE.

Tu vois donc bien...

LE DUC.

Je vois... qu'à ton compte, si je perdais mes espérances d'ambassade et ma pension sur la cassette du roi, je n'aurais plus qu'à mettre ma fille aux Carmélites, ma mère dans quelque maison de dames nobles, et à me brûler la cervelle...

SURDICE.

C'est évident...

LE DUC.

Merci!

SURDICE.

Enfant, est-ce que je ne suis pas là, moi, qui suis riche et redouté... Marie est sans dot!... parbleu, la belle affaire, je lui en ferai une, moi.

LE DUC.

Toi?

SURDICE.

Tu as des dettes... mais ne suis-je pas ton principal créancier? Ton crédit baisse à la cour... malepeste!... le mien est tout neuf, et pour te soutenir, je suis capable de me rallier...

LE DUC.

Toi?

SURDICE.

Mon cher, sais-tu que les Villebon, les Ponteil, les Nohan, ne soutiennent le luxe qu'ils étalent que parce qu'ils ont des gendres archimillionnaires!

LE DUC, le regardant en face.

Ces gens-là ont vendu leur sang. Est-ce le même marché que vous me proposez, Surdice?...

SURDICE.

Que c'est de mauvais goût ce que tu dis là, Hector! un marché entre nous!

LE DUC.

Mordieu!... je ne consentirai jamais à cela... Qu'on vende mes terres, qu'on saisisse mes propriétés, qu'on me ruine, qu'on me déshonore; mais il ne sera pas dit que ma fille sera le prix avec lequel j'aurai racheté mes désordres...

SURDICE.

Allons .. ne t'emporte pas... il ne sera plus question de Marie... Tu peux prendre la main que je te tends, sans être alarmé pour ton honneur... Après tout, serait-elle donc si malheureuse?

LE DUC.

Les jeunes filles n'ont pas nos idées, Ferdinand.

SURDICE.

Mais elles se rendent parfois à la raison. Elle ne serait pas la première qui aurait épousé un homme de mon âge... que diable!... je ne suis ni goutteux, ni perclus?

LE DUC.

Ne parlons plus de cela... (Lui serrant la main.) J'ai été vif...

SURDICE, à part.

Il y viendra !...

LE DUC.

Viens dîner avec moi, ce soir...

SURDICE.

Ici ?

LE DUC.

A Paris, chez moi... rue Laffitte...

SURDICE.

Très-bien... qui auras-tu?

LE DUC.

Un couvert assorti, sois tranquille: tous gens d'esprit et de noble fourchette... Tu viendras?

SURDICE.

Oui.

LE DUC.

A ce soir donc.

SURDICE.

Oui; où vas-tu?

LE DUC.

Je vais écrire à Chevet, et lui expédier mon valet de chambre.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI

SURDICE, puis HENRI et ÉMILIE.

SURDICE.

Pauvre tête! ce n'est pas lui qui m'inquiète... Si Marie s'est mis au cœur un amour romanesque, le diable ne l'en fera pas démordre... Quel peut être ce... beau ténébreux? je le saurai!.. Bah! ne nous tracassons pas à l'avance... Je la veux pour femme, je l'aurai... Le secret des vieillards... est de savoir attendre...

(Henri et Émilie entrent, se dirigeant vers un banc.)

ÉMILIE, s'asseyant et posant son éventail à côté d'elle.

A la bonne heure! on respire ici... J'étouffe dans ce bal soi-disant champêtre.

SURDICE, apercevant Henri.

Eh! mais... c'est lui...

HENRI.

Tu as dansé?

ÉMILIE.

Tu sais bien que je ne danse jamais.

SURDICE, examinant Henri.

Ah! ça, je le connais! où donc l'ai-je vu?...

HENRI.

Comme tu deviens grave... tu aimais tant le bal, autrefois!...

ÉMILIE.

On change!

SURDICE, examinant Henri.

Mais, certainement, je l'ai vu!...

ÉMILIE.

Connais-tu ce vieux monsieur qui nous regarde?

HENRI, jetant un regard distrait sur Surdice.

Non !

SURDICE.

Ah ! pardieu, je trouverai bien...

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VII

HENRI, ÉMILIE.

ÉMILIE.

C'est peut-être le pair de France que tu veux me faire épouser?

HENRI.

Un vieillard !... fi donc !

ÉMILIE.

Ainsi, tu vas mieux, beaucoup mieux?...

HENRI.

Tout à fait bien ! notre vieux docteur avait raison... il ne me fallait que l'air de la campagne.

ÉMILIE.

Reste donc ici jusqu'à la fin de la saison. Nous n'avons pas besoin de toi; seulement, ménage-toi... tu veilles... tu travailles?...

HENRI.

Qui te l'a dit?

ÉMILIE.

Les bonnes gens chez qui tu demeures. D'ailleurs, je suis montée dans ta chambre; j'ai vu les livres que tu as fait venir de Paris.

HENRI.

Eh bien, oui... je suis venu ici chercher la santé, le repos... J'y ai trouvé... l'ambition.

ÉMILIE, souriant.

Jusqu'à ce jour, tu n'en avais que pour moi, disais-tu?...

HENRI.

C'est vrai!

ÉMILIE.

Et maintenant?

HENRI.

Maintenant, j'en ai pour nous deux! m'en veux-tu?

ÉMILIE.

Non; mais est-ce bien pour nous deux seulement que tu es ambitieux?

HENRI.

Que veux-tu dire?

ÉMILIE.

Ne serions-nous pas trois?... Quel est ce bouquet desséché que j'ai trouvé, en furetant dans ta chambre?... Est-ce que tu t'occupes aussi de botanique?

HENRI.

Oui.

ÉMILIE.

N'y a-t-il pas une certaine relation entre ton ambition... et ce bouquet?

HENRI, riant.

Oh! les femmes...

ÉMILIE.

Est-elle jolie?

HENRI.

Oui!

ÉMILIE.

Bonne?...

HENRI.

Puisque je l'aime!

ÉMILIE.

Spirituelle?

HENRI.

Je n'en sais rien.

ÉMILIE.

Son nom?

HENRI.

Je l'ignore!

ÉMILIE.

Sa fortune?

HENRI.

Qu'est-ce que cela me fait?

ÉMILIE.

Me voilà bien renseignée!

HENRI.

Curieuse! qu'as-tu besoin d'en savoir plus que moi... qu'il te suffise de ceci : Je l'aime!

ÉMILIE.

Mais je ne la connais pas.

HENRI.

Ni moi non plus...

ÉMILIE, le regardant.

Est-ce que tu deviens fou?...

HENRI.

Non, je suis amoureux...

ÉMILIE.

Pauvre Henri!...

HENRI.

Pourquoi me plains-tu?

ÉMILIE.

J'ai peur pour toi... cette légèreté n'est pas dans tes habitudes... Jusqu'à ce jour tu n'as vécu que pour moi... tu n'as pas encore aimé... Prends garde !...

HENRI.

Que puis-je craindre ?... qu'elle soit trop haut ou trop bas... Trop bas, je l'élèverai; trop haut, je saurai l'atteindre.

ÉMILIE, prenant le bras d'Henri.

Mais... t'aime-t-elle ?

HENRI.

Elle m'aimera...

(Ils s'éloignent ; Émilie oublie son éventail sur le banc. Ils se rencontrent avec Marie et la duchesse. Marie et Henri font un mouvement en s'apercevant.)

ÉMILIE, à Henri.

Qu'as-tu donc ?

HENRI.

Rien...

(Ils disparaissent. Surdice a paru dans le fond et a observé.)

SCÈNE VIII

LA DUCHESSE, MARIE, puis SURDICE.

LA DUCHESSE.

Marie ?...

MARIE, qui regardait Henri et Émilie.

Grand'maman, quelle peut être cette jeune dame ?

LA DUCHESSE.

Eh bien ?...

SURDICE.

Encore!... voyons donc?

(Il disparait.)

LA DUCHESSE.

Tu ne me feras pas croire, mon cœur, que tu ne connais pas ce monsieur!...

MARIE.

Oui, il est vrai, grand'maman, je le connais sans le connaître...

LA DUCHESSE.

Je ne comprends pas... explique-moi cela...

MARIE.

Tu vas me gronder...

LA DUCHESSE.

C'est possible... dis toujours...

MARIE.

Eh bien! voilà ce que c'est... Tu te rappelles le jour où vous avez failli, mon père et toi, renvoyer Baptiste, parce qu'en m'accompagnant à cheval, dans la forêt, il m'avait perdue de vue?

LA DUCHESSE.

Si je m'en souviens... tu n'es rentrée que le soir, au moment où nous allions mettre tout le village en réquisition pour te chercher dans les bois, méchante enfant... Et certes, nous aurions chassé sur-le-champ ce pauvre Baptiste, si tu ne nous avais affirmé que c'était toi qui avais pris plaisir à le mettre en défaut, par un de tes caprices d'enfant gâtée, en t'égarant dans des sentiers où jamais chrétien n'avait galopé avant toi... Si bien que tu t'étais perdue et que tu n'avais pu retrouver ton chemin qu'au bout de quelques heures.

MARIE.

Ce n'était que la première partie de la vérité, grand'-maman...

LA DUCHESSE.

Ah! ah!... voyons la seconde... et pendant que tu es en train, j'espère que tu me diras tout de suite la troisième, s'il y en a une.

MARIE.

Mon Dieu, puisque j'ai commencé, je dirai tout... Après avoir longtemps cherché, dans ces allées qui se ressemblent toutes, je crus enfin me reconnaître... et prévoyant bien vos inquiétudes, je mis mon cheval au galop... Par malheur, je n'aperçus pas une grosse branche d'arbre qui s'étendait sur le chemin, juste à la hauteur de ma tête.

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu!...

MARIE.

Et je fus jetée par terre, sans avoir eu le temps de pousser un cri.

(Surdice, qui s'est approché peu à peu, s'arrête et écoute.)

LA DUCHESSE.

Malheureuse enfant!...

MARIE.

Il paraît que je perdis connaissance, car en ouvrant les yeux, je me trouvai adossée contre le même arbre qui avait failli me tuer, et un jeune homme, penché sur moi, me baignait le front et les tempes avec l'eau d'un ruisseau voisin.

LA DUCHESSE.

Ah! fort bien... je devine...

MARIE.

C'est cela même, grand'maman...

LA DUCHESSE.

Eh bien!... ton sauveur...

MARIE.

Mon sauveur me soigna comme une mère; on eût dit qu'il n'avait fait que cela toute sa vie, de secourir des

demoiselles évanouies... Quand je fus complétement remise, il m'amena mon cheval, qui s'était arrêté après mon accident, la fidèle bête, et qui nous regardait comme s'il eût compris; il m'aida à me remettre sur ma selle... et ..

LA DUCHESSE.

Et...

MARIE.

Et ce fut tout...

LA DUCHESSE.

Tu n'oublies rien?...

MARIE.

Attends... si fait... je me rappelle...

LA DUCHESSE.

Ah!... voyons?...

MARIE.

Dans ma chute, un petit bouquet de violettes s'était détaché de mon corsage. Au moment de partir, je le vis sur la mousse et je fis un mouvement pour le lui demander... Il le ramassa, et avant de me le rendre me regarda d'un air si suppliant et si soumis à la fois, que je partis... en oubliant le bouquet...

LA DUCHESSE.

Et... depuis ce jour...

SURDICE, s'approchant.

Depuis ce jour, mademoiselle Marie de Prémart ne pense plus qu'à son chevalier mystérieux!...

LA DUCHESSE.

Ah! Surdice, c'est mal d'écouter!...

SURDICE.

Les secrets des jeunes filles... c'est toujours le même.

MARIE, le regardant fièrement.

Eh bien! pourquoi n'y penserais-je pas?

SURDICE.

Ce n'est pas moi qui m'y oppose!...

LA DUCHESSE.

Ah ça! petite, es-tu folle?...

MARIE.

Pourquoi donc, grand'maman?

LA DUCHESSE.

Tu ne sais pas même quel est ce monsieur.

MARIE.

Tu as reconnu, tout à l'heure, qu'il a l'air comme il faut.

LA DUCHESSE.

Aujourd'hui, mon ange, les notaires et les tailleurs ont l'air comme il faut.

MARIE.

Oh! grand'maman, comment peux-tu dire de pareilles choses?...

LA DUCHESSE.

Hélas! petite, depuis que cet affreux habit noir a remplacé le velours et les dentelles, il faut l'œil d'une douairière pour distinguer un marquis d'un vilain... Du reste, qu'est-ce qui peut te faire croire que ce jeune homme pense à toi... il n'a pas même cherché à te voir, à se faire présenter...

MARIE.

Je le lui ai défendu.

LA DUCHESSE.

Comment... tu l'as revu... tu lui as parlé?...

MARIE.

Revu, oui!... parlé, non;... mais il a compris...

LA DUCHESSE.

Quoi?...

MARIE.

Que je l'éprouve.

LA DUCHESSE.

Tête romanesque !... Mais cette jeune femme qui était là, avec lui...

MARIE.

Ah !... je ne sais pas...

(Pendant les dernières répliques, Surdice, sans en perdre un mot, a été prendre l'éventail oublié par Emilie sur le banc.)

SURDICE, revenant avec l'éventail.

Tiens... elle a oublié son éventail, cette dame...

MARIE.

Ah !... (Le prenant.) Voyons... (Elle l'examine.)

LA DUCHESSE.

Tu as beau l'interroger, il ne te dira rien.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ALBERT, HENRI, arrivant chacun d'un côté.

ALBERT, s'approchant des dames.

Ouf !... j'ai fait une polka... madame !...

MARIE.

Oh ! je veux savoir quelle est cette femme, et je le saurai !...
(Marie apercevant Henri qui revient du côté du banc, en ayant l'air de chercher quelque chose, fait un mouvement qui fait tourner les autres personnages de ce côté.)

LA DUCHESSE, allant à Henri.

Vous cherchez un objet oublié sur ce banc par votre femme...

HENRI.

Par ma sœur... madame.

MARIE, qui s'est éloignée et s'est arrêtée au fond pour écouter.

Sa sœur!... (Se sauvant du côté opposé avec l'éventail) Albert, savez-vous courir ?

ALBERT, étonné.

Moi, cousine... je fais courir.

MARIE.

Eh bien!... attrapez-moi.

(Elle disparaît sous les arbres, Albert la suit machinalement.)

LA DUCHESSE.

Bon! voilà cette étourdie qui se sauve avec son cousin, oubliant qu'elle a votre éventail à la main... Cela nous vaudra l'honneur de votre visite, monsieur... (Faisant la révérence et s'éloignant par le fond.) La duchesse de Prémart, pavillon Marly.

HENRI.

Une duchesse!...

SURDICE, le regardant.

Eh! oui, parbleu! je le reconnais.

(Il rejoint la duchesse; Henri reste atterré.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Un petit salon de campagne chez le duc de Prémart. — Porte au fond donnant sur un parc; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, seul, assis, un journal à la main.

Après tout, Marie n'aime personne... le projet de Surdice me trotte dans la cervelle... Elle serait riche... et dans quelques années... que diable, Surdice n'a pas la prétention d'être éternel... Si ma fille était ambitieuse... Elle doit tenir de sa mère... qui ne fut pas très-sentimentale... oui; mais elle a été élevée par la mienne, une tête folle sous des cheveux blancs... On a tort de ne pas étudier le caractère de ses enfants... Le plus court parti, c'est de parler à Marie... Écartons-nous des traditions de la diplomatie; allons droit au but .. (A un domestique qui entre.) Baptiste...

BAPTISTE, s'arrêtant.

Monsieur?...

LE DUC.

Mademoiselle doit être dans le parc?...

BAPTISTE.

Oui, monsieur... mademoiselle se promène en lisant...

LE DUC.

Dites-lui de venir me trouver... (Baptiste sort par le fond.)

SCÈNE II

LE DUC, puis MARIE.

LE DUC.

Elle lit, mauvais signe... quelque histoire d'amour, ou un roman de chevalerie... Il n'y a pas autre chose dans la bibliothèque de ma mère... Allez donc proposer Surdice pour époux à l'héroïne du chevalier du Cygne ou à l'amante de Chactas... Enfin, essayons!...

MARIE, entrant par le fond, un livre à la main.

Que me veux-tu, papa?

LE DUC.

Que lisais-tu là?... (Prenant le livre.) Malek-Adel... J'en étais sûr...

MARIE.

Quoi donc?

LE DUC.

Rien... (A part.) J'ai affaire à la sœur de Richard en Palestine... Tâchons d'être Cœur-de-Lion... (Haut.) Mademoiselle de Prémart, asseyez-vous?

MARIE, s'asseyant.

Comme tu es solennel, ce matin.

LE DUC.

Il s'agit de choses graves...

MARIE.

J'écoute, monsieur le futur ambassadeur...

LE DUC.

Marie, veux-tu te marier?

MARIE.

Encore?

LE DUC.

Répondez...

MARIE.

Oui... et non, papa.

LE DUC.

Plaît-il?

MARIE.

Avec qui?

LE DUC.

Avec le plus riche parti de France.

MARIE.

Est-ce que je le connais?

LE DUC.

Beaucoup.

MARIE.

En ce cas je refuse.

LE DUC.

Tâchons d'être sérieuse, s'il vous plaît...

MARIE.

Je suis très-sérieuse, papa...

LE DUC.

Alors, écoute-moi!

MARIE.

C'est convenu...

(Elle prend une attitude d'attention comique.)

LE DUC, dissimulant son envie de rire.

Un homme pour qui j'ai la plus profonde estime m'a demandé ta main... Cet homme, comme je viens de te le dire, possède une des plus grandes fortunes du pays... sa femme peut prétendre à tous les plaisirs, comme à tous les honneurs... Il est généreux, et ne lui marchandera pas ses caprices... Je vais partir pour longtemps peut-être... Avant

de te quitter, je veux assurer ton avenir et... rien ne me semble préférable au mariage que je te propose... (Il la regarde, elle se tait.) Eh bien, tu ne me dis rien?...

MARIE.

Vous m'avez dit d'écouter... j'écoute!...

LE DUC, riant.

Tu peux parler... c'est tout...

MARIE.

Pardon, j'attends encore.

LE DUC.

Quoi?

MARIE.

Le nom de... ce monsieur.

LE DUC.

Je ne te l'ai pas dit?...

MARIE.

Vous n'avez oublié que cela.

LE DUC, un peu embarrassé.

Je dois te prévenir d'abord... qu'il n'est pas de la première jeunesse...

MARIE.

Est-il même de la seconde?...

LE DUC, brusquement en se levant.

C'est le marquis de Surdice.

MARIE, le suivant.

Tu plaisantes, dis, papa?

LE DUC.

Surdice a ma parole.

MARIE.

Ta parole?

LE DUC.

Formelle... Nous arrêtons aujourd'hui les bases du contrat.

MARIE, éclatant avec des larmes.

Ah! tu ne m'as jamais aimée...

LE DUC.

Qu'est-ce à dire ?

MARIE.

Moi qui avais une si grande confiance en ta tendresse!...

LE DUC.

Marie!...

MARIE.

Pourquoi n'ai-je plus ma mère ?... Ce n'est pas une mère qui me donnerait à un vieillard... Il n'y a que les hommes capables de ces choses-là.

LE DUC, à part.

Ah! diable!...

MARIE, avec menace.

Papa, s'il est votre ami, ne me le faites pas épouser.

LE DUC.

Plaît-il... elle me dit des énormités à présent...

MARIE.

Papa, tu ne te doutes pas, vois-tu, de tout ce dont est capable une pauvre jeune fille à qui on fait épouser un homme qu'elle n'aime pas !...

LE DUC.

Voulez-vous vous taire, mademoiselle...

MARIE.

Il a vingt ans de plus que toi... tu pourrais être son fils... Qu'il épouse grand'maman... moi, je ne l'épouserai pas... jamais, jamais...

LE DUC.

Tu aimes quelqu'un.

MARIE.

Personne.

LE DUC.

Quel âge a-t-il ?...

MARIE.

Personne.

LE DUC.

Sa position... Il a un état dans le monde...

MARIE.

Personne... personne?...

LE DUC.

Son nom ?... Où l'as-tu rencontré ? parle, parle donc... Je ne suis pas diplomate depuis vingt ans pour me laisser tromper par une enfant... Dans quel embarras me jette cette petite folle... un mariage convenu, arrêté... Mais on ne refuse pas un prétendu comme une contredanse, mademoiselle, et je saurai...

MARIE, lui sautant au cou.

Oh ! tu es bien le meilleur des pères..... va, jamais je n'oublierai ce que tu fais pour moi en ce moment...

LE DUC.

Comment... qu'est-ce que je fais pour toi ?...

MARIE.

Ne viens-tu pas de dire que tu rompais ce ridicule mariage...

LE DUC.

Hein, par exemple !...

MARIE.

Écoute-moi bien, papa... Je t'obéirai toujours, en toutes choses, tu n'en doutes pas... seulement, je n'épouserai jamais le marquis de Surdice... jamais, jamais...

LE DUC, se levant.

Mademoiselle, il faut que ma faiblesse pour vous ait été

grande jusqu'à ce jour pour que vous osiez me parler ainsi.

MARIE.

C'est vrai, mon père!... vous avez toujours été bon, indulgent, généreux pour moi... mais il y va de mon bonheur, et c'est ma vie, papa, c'est ma vie que je te dispute...

LE DUC.

Laissez-moi!...

MARIE.

Papa, tu ne veux pas qu'on dise que tu as marié ta fille contre sa volonté... Oh! tu ne le veux pas, tu ne le veux pas?...

BAPTISTE, paraissant.

Monsieur le marquis de Surdice!

MARIE, avec un cri.

Lui! (S'approchant du duc et pleurant.) Je l'épouserai, si tu l'ordonnes... mais, va, quand je viendrai, épouvantée et tout en larmes, me réfugier dans tes bras, tu seras aussi malheureux que moi...

LE DUC, l'attirant dans ses bras, avec émotion.

Tais-toi?.. c'est assez!...

SCÈNE III

LES MÊMES, SURDICE.

SURDICE.

Je dérange une scène de famille, à ce que je vois.

LE DUC.

Dans laquelle tu n'es pas de trop, cher ami... (A Marie qui va s'éloigner.) Reste, Marie, quand on refuse la main d'un galant homme, il faut le lui dire en face et franchement.

SURDICE.

Ah!...

LE DUC, regardant Surdice.

Et je tiens à ce que Surdice soit bien convaincu que je joue franc jeu, et que j'ai fait tout le possible pour te décider...

SURDICE.

Je n'en doute pas.

MARIE.

Eh! bien... monsieur de Surdice, je ne puis être votre femme... mais je vous aimerai et vous respecterai toujours comme le meilleur ami de mon père.

SURDICE.

Eh! mignonne, aimez-moi... un peu moins, et épousez-moi... un peu plus...

MARIE.

C'est tout à fait impossible, monsieur de Surdice... nous nous en repentirions tous deux...

SURDICE.

Bah! j'en cours les chances...

MARIE.

Je suis moins hardie que vous...

SURDICE.

Je vous croyais un esprit supérieur, ma chère belle...

LE DUC.

C'est une petite révolutionnaire, mon bon ami...

SURDICE.

Vous ne savez donc pas que, dans notre monde, le mari n'est rien, la position est tout...

LE DUC.

C'est ce que je lui ai dit...

SURDICE.

Et je puis mettre sur la tête de ma femme autant de diamants qu'il y a de cheveux gris sur la mienne. .

MARIE, souriant.

Ce serait lourd...

SURDICE.

Vous préférez le roman...

LE DUC.

A l'histoire... (A part.) Ancienne.

SURDICE.

Prenez-garde au roman... Défiez-vous de l'inconnu... les feux follets qu'on rencontre dans les bois vous mènent à des tourbières...

MARIE.

Il est une lumière fixe et certaine sur laquelle je me guiderai toujours, monsieur de Surdice, c'est l'honneur! Il est une main sûre et fidèle qui sera toujours prête à se tendre vers moi, c'est celle de mon père!

LE DUC, prenant la main que lui tend Marie.

Oui, mon enfant!

SURDICE.

Alors, c'est un congé en règle!... (Marie fait la révérence et sort. — Silence.) Je croyais avoir la parole du duc de Prémart?...

LE DUC.

Que t'ai-je promis?

SURDICE.

Ton consentement.

LE DUC.

Je ne te le retire pas. Obtiens celui de ma fille, et tout est dit!...

SURDICE.

Voilà un argument bien diplomatique... Trêve de mots,

monsieur le duc, des actes : si mademoiselle de Prémart refuse de m'épouser, la contraindrez-vous?

LE DUC.

Vous me demandez cela en face?

SURDICE.

Allons, cher ami, ce n'est pas avec moi qu'il convient de faire étalage de beaux sentiments; ne suis-je pas tous les jours le témoin de vos erreurs?

LE DUC.

Dites le complice, monsieur...

SURDICE.

Alors c'est une rupture?

LE DUC.

Que penseriez-vous de moi, si j'achetais votre aide d'un tel prix?...

SURDICE.

Prenez garde!

LE DUC.

Je prends garde au bonheur de ma fille; et ne l'oubliez pas, Surdice, il y a deux hommes en moi : l'homme du monde et le père; l'homme du monde... je vous le livre, le père... n'y touchez pas!..

SURDICE, va pour s'emporter, se remet et dit.

Vous refléchirez!...

(Baptiste paraît, tenant une carte à la main et paraissant chercher quelqu'un.)

LE DUC.

Qui cherchez-vous et que tenez-vous là, Baptiste?...

(Marie entre.)

BAPTISTE.

La carte d'un monsieur qui demande madame la duchesse... Je croyais que madame la duchesse était ici...

LE DUC, prenant la carte.

Henri Montclar... Je ne connais pas... Voyez où est ma mère...

BAPTISTE.

Faut-il servir le thé?

MARIE.

Sans doute...

(Baptiste sort.)

LE DUC, à Marie.

C'est peut-être ton sauveur de la forêt... ne l'avez-vous pas invité?...

SURDICE.

A venir chercher l'éventail de sa sœur, que mademoiselle avait emporté... par étourderie.

LE DUC.

Montclar... qu'est ce que c'est que ça ?

MARIE.

C'est un vieux nom...

SURDICE.

Noblesse bretonne, je crois...

LE DUC, regardant la carte.

Il n'y a pas de particule...

SURDICE.

C'est un libéral...

LE DUC.

Il est pauvre, alors...

(La porte de gauche s'ouvre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA DUCHESSE, HENRI.

LA DUCHESSE, *entrant par la gauche avec Henri.*

Mon fils...

MARIE.

Le voici !...

LA DUCHESSE.

Le héros de l'aventure que nous vous avons racontée hier... monsieur Henri *de* Montclar...

(*Mouvement de Henri que Surdice examine.*)

LE DUC, *s'avançant vers lui.*

Soyez le bienvenu, monsieur... et recevez mes remercîments du secours que vous avez prêté à ma fille...

HENRI.

J'ai tout au plus le mérite de m'être trouvé là, monsieur le duc... Un simple bûcheron eût rendu le même service à mademoiselle.

SURDICE.

Pas aussi adroitement, monsieur...

LA DUCHESSE.

Il paraît que vous vous entendez fort bien à secourir les amazones en détresse.

MARIE.

Et vous êtes discret surtout; c'est une grande qualité, monsieur...

HENRI.

Je garde toujours les secrets qui ne m'appartiennent pas, mademoiselle...

LE DUC.

C'est vrai, monsieur, vous avez eu la délicatesse de taire cette sotte aventure ; si simple qu'elle fût, j'aurais regretté qu'elle s'ébruitât... Il n'est pas bon qu'on s'occupe des jeunes filles...

LA DUCHESSE.

Mademoiselle de Prémart, courant les bois comme une Ariane évaporée et se trouvant mal au pied d'un chêne. .

HENRI.

J'ai une sœur, madame la duchesse.

LA DUCHESSE, bas à Surdice.

Il est très-bien...

(Marie qui a entendu, jette un regard de satisfaction sur la duchesse, qui lui répond par un petit hochement de tête. Baptiste apporte un plateau de tasses, théières, etc.)

LA DUCHESSE, à Henri.

Prenez-vous le thé avec nous, monsieur?...

HENRI.

Mille grâces, madame...

LA DUCHESSE, bas à Marie.

Il a du monde...

LE DUC.

Et toi, Surdice?...

SURDICE.

Tu sais bien que je déteste toutes vos manies anglaises... J'ai pris du café...

(La comtesse assise ; Marie debout ; le duc assis ; Henri assis au milieu du théâtre ; Surdice assis à l'extrémité.)

LE DUC, prenant du thé.

Êtes-vous anglophobe, monsieur Montclar...

HENRI.

Chaque peuple a ses qualités... et ses défauts...

SURDICE, avec intention.

Bah! des marchands...

HENRI.

Les marchands, monsieur, conquièrent les nations avec leurs produits... Tyr, Carthage, Venise, Rome exceptée, toutes les grandes nations étaient marchandes...

LA DUCHESSE.

Vous vous occupez de politique.

HENRI.

Je m'en occupe... je ne m'en mêle pas... Pour se prononcer sur ces grandes questions, il faut des études sérieuses...

LE DUC.

Que vous faites sans doute?...

HENRI.

Développer son intelligence est un devoir, monsieur le duc... comme c'en est un aussi de mettre ses connaissances acquises au service de son pays...

LE DUC.

Ah! vous êtes ambitieux...

HENRI, regardant Marie.

Beaucoup...

LA DUCHESSE.

Eh! justement, voilà ce qui nous perd...

LE DUC.

Quoi donc, ma mère...

LA DUCHESSE.

C'est que la politique soit devenue une étude, ce qui la met à la portée de tout le monde... Nos grands seigneurs n'étudiaient pas autrefois, et n'en gouvernaient pas...

LE DUC.

Moins mal!

HENRI.

Colbert étudiait, madame...

LA DUCHESSE.

Colbert n'était pas noble...

HENRI.

Mais il l'est devenu...

LA DUCHESSE.

C'est égal, vous ne me persuaderez jamais qu'il soit convenable que le fils de ma marchande de modes puisse parvenir aux plus hautes charges de l'État, quand le duc de Prémart n'est pas même ambassadeur!

HENRI.

Si le fils de votre marchande de modes a du génie...

LA DUCHESSE.

Mais...

SURDICE.

Avez-vous vu la Grisi dans son dernier rôle, monsieur de Montclar?...

HENRI.

Pas encore.

MARIE.

Resterez-vous longtemps à la campagne, monsieur?...

HENRI.

Un jour seulement, mademoiselle... Je pars demain.

SURDICE.

Ah! vos occupations vous rappellent à Paris?...

HENRI.

Je fais un voyage de quelques mois.

LA DUCHESSE.

Un yoyage d'affaires?...

HENRI.

Tout le monde voyage pour affaires, madame.

LA DUCHESSE.

Permettez... Il y a ceux qui voyagent pour leur plaisir.

HENRI.

Pour la plupart d'entre nous, le plaisir n'est-il pas la grande affaire ?

SURDICE, à part.

Le drôle joue serré... il s'en tire bien...

LE DUC.

Voulez-vous voir mon parc, monsieur Montclar ?...

HENRI.

Volontiers, monsieur le duc.

LE DUC, à Marie.

Petite, y a-t-il des cigares dans le kiosque ?...

MARIE.

Oui, papa.

LE DUC.

Viens-tu, Surdice ?...

SURDICE.

Pardon... J'ai oublié une lettre urgente ; je vais l'écrire dans ton cabinet... Je vous rejoindrai.

LE DUC.

A ton aise.

LA DUCHESSE, à Henri.

Vous n'oublierez pas, monsieur, que nous avons une restitution à vous faire...

HENRI.

En tous cas, madame, je n'eusse pas oublié de vous présenter mes respects avant de partir.

LE DUC.

Allons.

SURDICE.

A tout à l'heure...

(Henri salue les dames et sort avec le duc par le fond.)

SCÈNE V

LA DUCHESSE, MARIE.

MARIE.

Ah! maman, chère grand'maman, je l'aime!...

LA DUCHESSE.

Déjà!... c'est trop tôt, mon enfant.

MARIE.

Toi-même, n'es-tu pas enchantée de lui?

LA DUCHESSE.

Il s'exprime bien, c'est vrai... je le crois né... il sait saluer et s'asseoir... mais, après tout, on ne le connaît pas... il a même éludé, très-adroitement, ma foi, toutes les tentatives que j'ai faites pour savoir qui il est, ce qu'il fait.

MARIE.

C'est vrai! tu as été d'une indiscrétion...

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas?...

MARIE.

C'est égal! je l'aime à en devenir folle!

LA DUCHESSE.

Folle!... folle!... Moi aussi, j'ai été folle! toutes les femmes le sont... par exemple, elles savent de qui... ou de quoi!

MARIE.

De quoi?... mais c'est tout, en lui, qui me charme.

LA DUCHESSE.

Tout... c'est trop, ou ça n'est pas assez.

MARIE.

Sa figure est si distinguée!...et quel beau front!... jusqu'à

sa voix... n'est-ce pas qu'il a une jolie voix, grand'maman?...

LA DUCHESSE.

Tu me fais trembler ; si c'est un croquant!...

MARIE.

Grand'maman !

LA DUCHESSE.

Oui, mon cher cœur, un croquant.

MARIE.

Quelle horreur... un Montclar... la plus vieille noblesse de Bretagne. Tu sais que monsieur de Surdice s'y connaît... N'y a-t il pas un Montclar pair de France? Je me rappelle très-bien avoir entendu annoncer chez la marquise de Fontanges monsieur de Montclar, auditeur au conseil d'État... Je m'en souviens très-bien, mais très-bien.

LA DUCHESSE.

Ah! pauvre chérie, tu ne te doutes pas des choses incroyables dont on se souvient quand on aime... Tiens, c'est ainsi... qu'une fois... une de mes amies qui s'éprit tout à coup d'un officier des gardes du corps de Louis XVIII, se rappelait très-bien, mais très-bien, l'avoir entendu nommer marquis de Valançais. Et c'était un drôle!... Ah! (*soupirant.*) Elle s'en tira, la friponne, très adroitement... mais de ce temps-ci, mon cœur, on ne se tire de rien.

MARIE.

Chère grand'maman, je ne sais pas comment cela se fait, mais ce que j'éprouve pour lui... oh! je ne l'éprouverai jamais pour un autre.

LA DUCHESSE.

Miséricorde du ciel... vous verrez que c'est un paltoquet.

MARIE.

Grand'maman, veux-tu que je lui demande, pour te rassurer, s'il est... un croquant, ou un garde du corps de Louis XVIII.

LA DUCHESSE.

Ah! la petite mauvaise!

BAPTISTE.

Monsieur le duc?...

LA DUCHESSE.

On le demande?

BAPTISTE.

Un fournisseur... un joaillier, je crois.

LA DUCHESSE.

Quelque pauvre diable qui a besoin d'argent... Cherchez-le dans le parc.

(Baptiste sort par le fond.)

MARIE.

Monsieur Henri va être seul... donne-moi l'éventail de sa sœur?... ce sera le prétexte pour lui parler... et si c'est un vilain... (Riant.) Eh bien! je coifferai sainte Catherine.

LA DUCHESSE.

Ah! la folle!... vas-tu pas t'imaginer qu'il n'y a qu'un rossignol dans les bois... Mon cher cœur, les jolis garçons c'est comme les touches d'un piano... Ils donnent tous une note qui, pour n'être pas la même, n'en chatouille pas moins agréablement notre oreille... (Soupirant.) Ah! petite, si tu savais... (L'embrassant.) Tiens, tu es un ange... viens chercher l'éventail...

(Elles sortent par la droite. Henri et le duc rentrent par le fond.)

LE DUC.

Ah! ces dames ne sont plus ici.

HENRI.

J'attendrai, monsieur le duc.

LE DUC.

Vous m'excusez?...

HENRI.

Comment donc!...

(Le duc sort par la gauche.)

SCÈNE VI

HENRI, seul.

J'ai voulu venir... j'ai voulu voir... j'ai vu... Tous ces gens-là sont en arrière de deux siècles! Entre eux et le monde présent, il y a un passé qu'ils ne peuvent se décider à franchir. Ce duc lui-même, tout honteux de sa mésalliance avec la bourgeoisie victorieuse, reviendrait avec joie, on le voit bien, au donjon seigneurial de ses aïeux. Et pourtant, à travers ses défauts, quelles vertus... que de grandeurs sous ces petitesses... quelle dignité, quels sentiments d'honneur!... quelle politesse exquise!... Il reste quelque chose de ces fortes races, une chose qui manque aux classes nouvelles... Pourquoi ne veulent-ils pas se mêler avec nous; ils ont autant à donner qu'à recevoir... Je voudrais fuir, et je reste... Malheureux, c'est une lutte insensée... Elle ne t'aimera jamais... et si elle t'aimait, l'obtiendrais-tu?... Oh! que je l'aime, moi! Ma tête est prise de vertige, ma volonté s'éteint... et je reste... comme le damné devant lequel se soulève un coin du ciel... Il sait qu'il n'y pénétrera jamais... n'importe, il demeure là, l'œil béant, l'âme ravie, jusqu'à ce que la fatalité le replonge dans son enfer!... (Apercevant Marie.) Elle!...

SCÈNE VII

HENRI, MARIE.

MARIE.

Monsieur... je vous rapporte l'éventail de votre sœur.

HENRI, sans le prendre.

Vous êtes donc bien pressée de me le rendre?

MARIE.

Mais, monsieur, n'est-ce pas pour cela que vous êtes venu ?

HENRI.

En effet, mademoiselle... et... je vous remercie... (Henri avance la main pour prendre l'éventail. — Alors Marie descend la scène en le regardant. — A part.) Ai-je le droit de lui dire les angoisses de mon âme ! (Haut.) Mademoiselle, j'ai tort de vous retenir, sans doute... je le sens... je le vois... Oh ! vous ne me comprenez pas... mais ce que vous comprendrez peut-être, c'est qu'on ne soit arrêté par rien, qu'on ne respecte rien pour vivre une heure de votre vie, pour...

MARIE, moitié émue, moitié interrogeant.

Vous êtes poëte ?

HENRI.

L'art et la poésie sont partout... l'art, c'est la note modulée de votre voix, la fleur roulée dans vos cheveux, c'est...

MARIE, vivement.

Vous êtes artiste ?

HENRI.

La poésie, c'est le pli chaste de votre robe, c'est le parfum qui s'exhale à votre approche et que vous laissez en vous retirant... (Marie baisse les yeux.) La poésie, c'est le louis d'or qu'une duchesse, le cœur gros des douleurs d'en bas, glisse dans la main du bûcheron malade... Ah ! c'est aussi votre regard baissé... c'est votre cœur qui s'émeut à mes paroles... parce que tout incohérentes qu'elles sont, elles vous disent... Vous vous éloignez, mademoiselle ?... Non, vous ne pouvez pas me laisser ainsi éperdu, l'esprit en désordre... vous voyez bien que j'oublie tout en ce moment... Je suis un malheureux, ébloui par un rayon divin, et j'attends qu'un ange de miséricorde me prenne en pitié ?...

MARIE, très-émue.

Monsieur, puis-je vous entendre plus longtemps ? c'est

à vous que je le demande... vous, que je connais à peine... Oui, monsieur, j'ignore qui vous êtes.

HENRI.

Qui je suis ?... en nous quittant dans la forêt, quand nos regards se sont rencontrés, l'éclair qui en a jailli, savez-vous d'où il venait ?... Si vous le savez, dites-le-moi... alors, je vous dirai qui je suis...

MARIE.

Monsieur Henri, combien de temps durera votre voyage ?

HENRI, *étonné.*

Trois mois, mademoiselle.

MARIE.

Dites à votre sœur... que jusqu'à votre retour je garde son éventail !...

(Elle s'éloigne par la droite.)

HENRI.

Ah !...

SCÈNE VIII

HENRI, SURDICE, *paraissant à gauche.*

SURDICE.

Le secret des vieillards, est de savoir attendre !...

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente un magasin de nouveautés. — Porte au fond conduisant dans les magasins et donnant sur la rue. — Comptoirs à droite et à gauche. — La caisse est près de la porte. — Au lever du rideau, il y a un mouvement général dans les magasins; des commis et des lingères sont occupées dans les comptoirs.

SCÈNE PREMIÈRE

COMMIS, ACHETEURS, LINGÈRES, CAISSIÈRE.

UNE LINGÈRE, à un monsieur.

Les prix sont marqués, monsieur, nous ne surfaisons jamais.

UN COMMIS, à une dame qui entre.

Que désire madame? (La dame lui parle bas.) Montez au premier, madame; le troisième rayon à gauche.

(La dame sort à gauche.)

LE COMMIS, haussant les épaules.

C'est une provinciale!

UNE AUTRE DAME, marchandant au comptoir de droite.

Combien?

LE COMMIS, s'avançant.

Quinze francs le mètre, madame, pas à moins... Mais si

madame pense que son mari trouve cette robe trop chère... on peut ne mettre que dix francs sur la facture.

LA DAME, en s'en allant, à gauche.

Mais, monsieur, je vous demande du plus cher, et vous me montrez du plus laid !

LE COMMIS.

Mille pardons... je croyais que madame était Anglaise !

(La dame sort.)

LA CAISSIÈRE, à un monsieur qui paye.

On portera ce cachemire à l'hôtel de monsieur le comte?

LE COMTE.

Non pas, s'il vous plaît !

LA CAISSIÈRE.

Pardon ! c'est que madame la comtesse en marchandait hier un tout semblable.

LE COMTE, écrivant sur un album.

Bah !... j'en suis charmé... ma femme a bon goût... (Déchirant l'adresse et la donnant à la caissière.) Tenez, voici l'adresse...

(Il sort par le fond.)

LA CAISSIÈRE, lisant.

Mademoiselle Aurélie, rue du Helder.

(Ils rient et s'arrêtent à l'entrée d'Émilie.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ÉMILIE.

ÉMILIE, arrivant par la gauche, des papiers à la main. A la caissière.

Faites toucher cette facture à la maison Blum... (A un commis.) A-t-on reçu les manteaux?...

LE COMMIS.

Non, mademoiselle... On est allé ce matin chez la confectionneuse.

ÉMILIE.

Il faut y retourner... Ah! monsieur Charles, veillez à ce qu'on retire de la devanture le madapolam n° 3.

LE COMMIS.

Ça sera fait, mademoiselle...

(Fausse sortie.)

SCÈNE III

ÉMILIE, HENRI.

(Henri entre par le fond et se dirige vers Émilie, en faisant un signe de tête à la caissière et aux commis.)

HENRI, au commis.

Charles, où sont les échantillons de passementerie?

LE COMMIS.

Dans votre bureau, monsieur.

HENRI.

Bon.

(Charles s'éloigne par le fond.)

ÉMILIE, à Henri.

Eh bien?...

HENRI.

Tout est conclu... la société qui nous remplace a fait choix d'un gérant en qui j'ai toute confiance. Nous restons actionnaires pour trois cent mille francs. Le reste nous sera payé comptant.

ÉMILIE.

C'est toi qui l'as voulu.

(Les femmes sortent.)

HENRI.

Le but que nous nous proposions n'est il pas atteint?

ÉMILIE.

N'importe... frère, tu regretteras ce magasin.

HENRI.

Du tout... il m'a servi... je n'en ai plus besoin, je le laisse... l'ingratitude est dans l'âme humaine... comme partout... Crois-tu que le papillon regrette la chrysalide?...

ÉMILIE.

Tu espères donc monter bien haut...

HENRI.

Jusqu'aux étoiles... J'en aime une...

ÉMILIE.

Prends garde... on tombe et on se brise.

HENRI.

Bah! si je tombe tu me recevras sur des coussins.... (Lui donnant un papier.) Tiens, voilà le bilan de ta fortune...

ÉMILIE.

De la nôtre...

HENRI.

Non... j'ai gardé ce qu'il me faut!... Pas un mot là-dessus... Les femmes ne peuvent rien par elles-mêmes... elles n'ont de valeur reconnue que le chiffre de leur dot... Aux sœurs, l'argent; aux frères, l'action... voilà comment j'entends le droit d'aînesse... Tu feras un grand mariage... et, si j'ai besoin de crédit, tu m'aideras...

ÉMILIE.

Mon mariage... laissons là mon mariage, et parlons du tien... Tu ne m'as plus dit un mot de cette jeune fille...

HENRI.

C'est la fille du duc de Prémart qu'on va nommer ambassadeur de France...

ÉMILIE.

Ah! j'appréhendais quelque chose comme cela... Pauvre frère, tu as renoncé...

HENRI.

Quand notre père est mort endetté, ruiné, presque en faillite, ai je renoncé à devenir riche, et ne le sommes-nous pas devenus?

ÉMILIE.

Espères tu devenir un Rohan ou un Montmorency, pour épouser une Prémart?...

HENRI.

Je serai un Montclar... le premier de ma race...

ÉMILIE.

Tu seras malheureux, et en ce moment tu es fou...

HENRI.

Eh bien! quoi. Le duc sollicite une ambassade... mais Laffitte est ministre!...

ÉMILIE.

Pauvre ami, ce n'est pas de la fonction que je parle... ignores-tu donc l'orgueil et les préjugés de la naissance?...

HENRI.

Je n'ignore rien... je les ai vus...

ÉMILIE.

Tus es allé chez eux?...

HENRI.

Oui...

ÉMILIE.

Eh bien?

HENRI.

Eh bien! ma chère, la vieille noblesse est toujours la même... le progrès est un éperon qui la fait bondir; mais elle ne fait pas un pas en avant...

ÉMILIE.

Tu en doutais?...

HENRI.

Moi? pas du tout... La duchesse douairière m'a appelé monsieur de Montclar... Dis donc, cela sonne bien... de Montclar... N'y a-t-il pas eu quelque part une ancienne famille de ce nom?... qui sait, nous en descendons peut-être... Sait-on jamais bien d'où l'on sort?... Si je me commandais une généalogie...

ÉMILIE.

Ta gaieté est triste, mon frère.

HENRI.

Baste! après tout qu'importe! ma fortune descend de mon courage, ma gloire datera du talent que je saurai montrer! Mieux vaut être, en somme, le premier célèbre de sa race, et je le deviendrai... que le chétif héritier d'une lourde renommée.

ÉMILIE.

Et la jeune fille?...

HENRI.

Marie...

ÉMILIE.

Ah! elle s'appelle Marie.

HENRI.

Un joli nom, n'est-ce pas?

ÉMILIE.

Est-elle aussi...?

HENRI.

C'est un ange .. Si tu l'avais vue s'avancer vers moi, rougissant et souriant à la fois... C'est naïf, c'est ridicule, tout ce qu'il te plaira... mais j'ai à peine trente ans, mais je n'ai pas gaspillé ma vie dans les faux plaisirs, mais je n'ai pas joué à la Bourse, mais mon esprit n'est pas formé à la lecture des romans, mais mes amis ne m'ont pas trahi, mais je crois à toi, à Dieu, à l'amitié, à la vie, au bonheur, et j'aime!...

ÉMILIE.

T'aime-t-elle?

HENRI.

Sans cela, serais-je si fort?

ÉMILIE.

Mais elle ignore qui tu es.

HENRI.

Dans un mois, que serai-je?... le sais-je moi-même?

ÉMILIE.

Pauvre frère! et tu espères...

(Les lingères rentrent.)

HENRI.

Elle m'aime, te dis-je, tout est là... Allons, j'ai des échantillons à examiner, faisons encore notre métier de marchand... Dans huit jours!... Ah! j'y pense, il n'est rien venu de l'imprimerie?

ÉMILIE.

Non, je n'ai rien vu...

HENRI.

Ce prote n'en finit pas...

(Il s'en va par la gauche.)

SCÈNE IV

ÉMILIE, LES COMMIS, puis SURDICE, LE DUC, LA DUCHESSE, MARIE.

ÉMILIE.

Il court à un précipice, il le voit et ne veut pas s'arrêter... Maudite fortune, pourquoi l'a-t-il gagnée!... s'il était pauvre, il eût renoncé à cette folle passion, il n'en eût pas

même conçu la pensée... Comment le défendre ? je ne puis rien... je ne pourrai rien... que le consoler...

(Le duc, la duchesse, Marie et Surdice.)

UNE LINGÈRE.

Que veulent ces dames ?

LA DUCHESSE, s'avançant vers un comptoir.

Montrez-moi du point de Venise, je vous prie...

LA LINGÈRE.

Par ici, madame.

(Elle la conduit à un comptoir à droite.)

SURDICE, au duc.

Par quel hasard te trouves-tu rue de Richelieu, juste au moment où nous entrons dans ce magasin?

LE DUC.

Je sortais du Palais-Royal et j'ai reconnu la voiture de ma mère.

SURDICE.

Ces dames m'ont accepté pour Sigisbé; nous faisons des emplettes...

(Il regarde d'un œil inquiet dans le magasin.)

LE DUC.

Que regardes-tu donc?

SURDICE.

Rien.

LA DUCHESSE, au comptoir.

Tu ne viens pas, Marie ?

MARIE.

Je m'en rapporte à vous, grand'maman.

SURDICE.

Vous n'êtes pas coquette.

MARIE.

Je ne voulais pas aller à ce bal de l'Hôtel de Ville... on m'y mène malgré moi... je ne me mêle de rien.

(Émilie qui passe a entendu ces paroles; elle s'arrête, regarde Marie en souriant et va causer avec la caissière.)

SURDICE, bas à Marie.

Il n'y sera donc pas?

MARIE, avec hauteur.

Qui?...

SURDICE.

Lui... le jeune homme à l'éventail et au bouquet de violettes... monsieur de Montclar....

LE DUC, qui se promenait avec un peu d'agitation, entend les derniers mots et s'arrête.

A propos, je me suis informé... il n'y a plus de Montclar en France. Le dernier de ce nom, maréchal de camp sous Louis XVI, est mort à l'armée de Condé.

SURDICE.

Que peut être ce jeune homme?

LE DUC.

Qui peut savoir? un pauvre diable ou un intrigant.

MARIE, fièrement.

Il te le dira, mon père.

SURDICE.

Quand?...

MARIE.

A son retour.

SURDICE, ricanant.

Il doit donc revenir?

MARIE.

Vous le verrez.

(Elle lui tourne le dos et se dirige vers la duchesse.)

LE DUC.

Ah çа ! que signifie...

LA DUCHESSE, au comptoir.

Il n'y a rien là qui me convienne.

ÉMILIE, s'approchant.

Veuillez monter au premier, madame... vous trouverez sans doute le point que vous désirez.

LA DUCHESSE.

Viens, Marie.

ÉMILIE, frappée de ce nom.

Marie !

MARIE, regardant Émilie qui l'examine aussi.

Où ai-je donc vu cette figure-là?

LA DUCHESSE.

Viens donc !

(Elle sort par le fond.)

ÉMILIE.

Quelle folie !...

(Elle s'éloigne d'un autre côté.)

SCÈNE V

LE DUC, SURDICE.

SURDICE, s'approchant du duc qui est soucieux.

Sais-tu que j'ai peur que ta fille...

LE DUC.

Aime ce jeune homme qu'elle a vu deux fois... tu es fou... il s'agit bien de cela...

SURDICE.

Qu'y a-t-il donc?

LE DUC, lui remettant un journal qu'il tient à la main.

Lis...

SURDICE.

« Hier trois huissiers se sont présentés à l'hôtel du duc de P... et ils se sont retirés faute de payement. Dans le même moment, le duc de P... portait chez la C... une parure de vingt mille francs... Est-ce ainsi que monsieur le duc prétend se montrer digne du poste qu'il sollicite?... » (Rendant le journal.) Le fait est qu'un pareil article...

LE DUC.

Si le roi lit cela, je suis perdu!

SURDICE, lui prenant la main.

Tu sais que tu peux compter sur moi, au moins... ah! sans l'obstination de ta fille, nous n'en serions pas là.

LE DUC.

Mais qui... qui peut avoir publié cela contre moi? je ne me connais pas d'ennemis.

SURDICE.

Alors c'est un ami.

LE DUC.

Crois-tu?

SURDICE

Les amis, mon cher, rien n'est aussi dangereux; moi je n'aime pas mes amis...

LE DUC.

Ah! si je n'avais pas ma fille... On pose le canon d'un pistolet sur son front, on presse la détente et tout est dit...

SURDICE.

Ah! Hector!...

LE DUC.

Eh! sans doute, qu'un négociant, un honnête bourgeois

annonce à sa famille qu'il va faire faillite, cela se voit... mais le duc de Prémart... Vois-tu, Ferdinand, je me brûlerai la cervelle... Après tout, la vie... qu'elle dure une minute ou qu'elle dure cent ans, c'est toujours un éclair dans l'éternité.

SURDICE.

Oh ! oh ! je ne suis pas de ton avis, mon cher .. je préfère cent mille francs à un liard... cent ans à un jour, et m'inquiète fort peu que mon or ne soit qu'une parcelle infime dans les mines du Pérou, et mon existence un éclair dans l'éternité...

LE DUC, d'un ton contrit.

Ferdinand, depuis quinze ans j'ai mené la vie la plus condamnable, j'ai sottement gaspillé ma fortune... par faiblesse, par légèreté, par nonchalance... Nous ne sommes plus au temps où, quand nous étions acculés dans nos derniers retranchements, le roi payait nos dettes : aujourd'hui l'on n'a plus guère l'occasion de racheter ses fautes par quelque acte chevaleresque; et les mérites hautains d'un gentilhomme, entraîné par ses désordres, ne valent pas la notoriété sereine du négociant dont les livres en bon arroi proclament l'inattaquable probité ! Ah ! je suis un grand misérable. . As-tu des cigares ?

SURDICE, lui donnant sa boîte à cigares.

Voilà, mon cher... (Le duc lui rend son porte-cigares.) Tu n'attends pas ces dames ?...

LE DUC.

Seront-elles longtemps ?

SURDICE.

Non... Voyons ces magasins... ils sont fort beaux... (A part, en regardant autour de lui.) Où diable peut-il être ? . . (Prenant le duc par le bras et l'emmenant au fond.) Tu viens souper ce soir, n'est-ce pas ?

(Ils disparaissent dans une galerie, au fond. Henri revient par la gauche, tête nue, et tenant à la main une liasse d'échantillons.)

SCÈNE VI

HENRI, COMMIS, LA LINGÈRE, puis LA DUCHESSE et MARIE.

HENRI, à Charles.

Charles, il faut marquer ces échantillons et les envoyer à la fabrique...

CHARLES.

Tout de suite, monsieur.

(Il sort.)

LA LINGÈRE, descendant.

Monsieur Henri, nous ne trouvons pas là-haut les derniers points de Venise.

HENRI.

Ils sont ici.

LA LINGÈRE, à la duchesse et à Marie, qui paraissent au haut de l'escalier.

Par ici, s'il vous plaît, mesdames.

(Henri monte sur une chaise, à gauche, et cherche dans les cartons.)

LA DUCHESSE, à Marie, en descendant l'escalier avec elle.

Patience... nous finirons peut-être par trouver ce que nous cherchons.

(Henri descend de sa chaise, avec un carton qu'il pose sur le comptoir et ouvre; il en tire des dentelles qu'il étale. Il a la tête baissée. La duchesse et Marie arrivent près de lui sans voir sa figure.)

LA LINGÈRE.

Voici, mesdames, le dernier choix...

HENRI.

C'est du véritable point de Venise, mesdames. Vous ne trouverez rien...

(Il lève la tête, et s'arrête pétrifié en reconnaissant la duchesse et Marie, également stupéfaites.)

LA DUCHESSE.

Monsieur de Montclar !.

MARIE.

Lui !

HENRI.

Marie !

MARIE, avec désordre.

Ah ! c'est une ressemblance étrange !... Monsieur de Montclar !...

(Elle gagne le milieu du théâtre, et, le regard fixe attaché sur Henri, elle répète : Monsieur de Montclar ! Alors elle est prise d'un rire convulsif.)

HENRI.

Mon Dieu !...

LA DUCHESSE.

Marie !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DUC, SURDICE, ÉMILIE.

LE DUC, qui a reparu au fond avec Surdice.

Qu'y a-t-il donc ?...

SURDICE, lui montrant Henri.

Regarde !...

LA DUCHESSE, bas.

Remets-toi, chère enfant... devant ces gens... (Haut) Hector! Surdice!

ÉMILIE.

Ah! pauvre frère! je devine!...

LA DUCHESSE, s'avançant vers Henri avec un sang-froid impertinent.

Décidément, monsieur, vos dentelles ne me plaisent pas!...

(Elle sort à la suite du duc et de Surdice qui disparaissent par le fond, emmenant Marie.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

LE BAL DE L'HOTEL DE VILLE

Le théâtre représente une salle de l'Hôtel de Ville, donnant à droite et au fond dans d'autres salles. A droite, cheminée avec glace, canapés, fauteuils, etc. A gauche, un divan.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS DE GRANDPRÉ, LE VICOMTE DE VILLEBON dans un groupe, debout près du divan.

(Des dames venant du bal s'éventent ou prennent des rafraichissements, quelques groupes d'hommes boivent du punch.)

GRANDPRÉ.

Quoi, vraiment, pauvre jeune fille, c'est dommage, elle se tient bien à cheval.

UNE DAME.

C'est un conte à dormir debout que vous nous récitez là, vicomte.

(La duchesse et Marie paraissent au fond et s'arrêtent un instant pour échanger quelques paroles avec une dame qui vient de leur serrer la main.)

VILLEBON.

Pas du tout, c'est bien de l'histoire; je tiens le fait de Surdice, qui me l'a confié en secret.

LA DAME.

Si c'est Surdice qui le raconte, c'est une calomnie.

VILLEBON.

Est-ce qu'il y a des calomnies?... Rien n'est vrai comme ce mot de Talleyrand : Tout arrive !...

(Ici on voit la duchesse descendre la scène avec Marie, rendant quelques saluts en souriant, regardant autour d'elles et arrêtant leurs regards sur le groupe de jeunes gens, d'abord indifféremment, puis avec inquiétude, enfin avec effroi.)

LA DAME.

Quoi, dans une boutique?...

VILLEBON.

Oui, madame, ce prince charmant, ce nouveau Werther, c'était un marchand.

TOUS, riant.

Un marchand!...

VILLEBON, entraînant Grandpré et suivi du groupe.

Silence, messieurs, la voici.

(Pendant qu'ils s'éloignent par le fond, Surdice paraît au fond surveillant ce qui se passe, puis il descend la scène.)

SCÈNE II

LA DUCHESSE, MARIE, puis SURDICE.

MARIE, cachant sa tête dans son mouchoir.

Oh! maman, maman!

LA DUCHESSE.

Les croquants !... ce sont tous des fils de grande maison; il y avait là le petit prince de Villebon. S'ils étaient restés, j'allais les souffleter avec mon éventail... petits drôles... c'est l'élite de notre société, rien de charmant comme cette mauvaise langue de Rieuville... Je suis dans une colère !... Ils me payeront celle-là !...

MARIE.

Me voilà la fable du public ; je suis perdue !

LA DUCHESSE.

Il faut en prendre son parti, mon cher cœur. Si nous vivions encore sous la Régence, l'aventure de ce marchand effronté se terminerait, pour lui, à la Bastille... mais, ma mie, aujourd'hui un cocher regarde la jambe d'une femme comme il faut qui monte dans sa voiture, et personne ne s'en émeut.

SURDICE, saluant les deux femmes.

On ne s'émeut plus de rien, duchesse.

LA DUCHESSE.

Vous avez entendu?

SURDICE, prenant une prise de tabac.

Oui...

LA DUCHESSE.

Comment cette ridicule aventure a-t-elle pu s'ébruiter?

SURDICE.

Eh ! mon Dieu ! il y a tant de méchantes langues !

MARIE.

Je ne voulais pas venir, c'est grand'maman... Oh ! je ne reparaîtrai plus dans le monde ; c'est bien fini.

LA DUCHESSE.

Voilà-t-il pas une belle affaire?... A laquelle de nous n'est-il pas arrivé de ces choses-là ?... à moi-même aussi bien qu'à d'autres !... Et je passais pour la plus honnête femme de mon temps...

SURDICE.

Vous l'étiez, duchesse.

LA DUCHESSE.

Vous vous en souvenez, marquis?

SURDICE, perfidement, à Marie.

Voyez-vous, mignonne, il ne faut pas vous désespérer... Dans tout cela votre réputation n'a pas une égratignure.

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas, mon bon ami?

SURDICE.

Il faut faire comme les autres, rire de l'aventure. Je sais bien qu'elle a un petit côté qui touche au ridicule... un marchand?...

(Il rit.)

LA DUCHESSE.

Nous la marierons. Un mari couvre toutes ces bagatelles-là !

SURDICE.

C'est en effet le seul parti à prendre.

MARIE.

Me marier, mais c'est odieux ce que tu dis là, grand'-maman.

SURDICE.

C'est le meilleur moyen d'imposer silence à tous ces bruits du monde. Épousez un homme riche, influent, titré, ouvrez le plus beau salon de Paris, et tout sera oublié. Quond on dînera, dansera, jouera chez vous pendant l'hiver... quand, l'été, vous irez reprendre aux eaux les roses de votre teint qu'aura emportées la saison des bals, qui se souviendra que la reine de la mode a égaré son premier soupir au fond d'une boutique?

(En ce moment, des laquais passent des plateaux chargés de pâtisseries et de sirops.)

SCÈNE III

Les Mêmes, HENRI, ÉMILIE, puis ALBERT.

Henri vient du fond, donnant le bras à Émilie qu'il fait asseoir, et il va prendre sur un plateau que porte un laquais une glace qu'il offre à sa sœur.

LA DUCHESSE, allant au domestique qui porte le plateau.

Marie !...

MARIE.

Oh ! rien, grand'maman.

ÉMILIE, désignant Marie.

La voici...

HENRI.

Oui !...

LA DUCHESSE.

Un verre de sirop ?...

MARIE.

Tu le veux, grand'maman ?... (Elle prend un verre sur un plateau que lui présente un laquais, mais au moment de le porter à ses lèvres elle aperçoit Henri dont le regard se croise avec le sien. Alors elle pose le verre sur la table, et détournant la tête pour cacher les larmes qui lui viennent subitement aux yeux.) Oh ! je ne peux pas !

LA DUCHESSE, surprise.

Qu'est-ce que c'est ?... (Tournant les yeux du côté d'Henri.) Ah ! comment, cet homme ici... (Bas et vivement.) Marie, contenez-vous; veux-tu qu'il se croie regretté, ce... monsieur ?

SURDICE.

Ah çà ! on rencontre donc tout le monde ici ?

(Il disparaît à gauche. Alors on entend un air de contredanse. Albert descend la scène.)

MARIE, apercevant Albert.

Grand'maman, Albert vient me rappeler mon engagement. Je ne veux pas danser. Emmène-moi... emmène-moi ?

LA DUCHESSE.

Mon ange... il faut te forcer... Montre à ces... petites gens ce qu'il y a dans le cœur d'une fille de grande maison !...

ALBERT.

Ma cousine, voici la contredanse.

MARIE.

Je ne danserai pas, mon cousin.

ALBERT.

Plaît-il ?...

LA DUCHESSE.

Mais si... (Bas et vivement.) Un peu de fierté, mon cœur !

(Marie se lève et prend le bras d'Albert avec lequel elle s'éloigne par le fond.)

ÉMILIE, qui a suivi toute cette scène, bas à Henri.

Invite quelqu'un et danse dans son quadrille.

HENRI.

Moi !...

ÉMILIE.

Si tu l'aimes, si tu la veux, brise son orgueil. (On voit Henri s'approcher d'une danseuse et sortir avec elle, derrière Marie et son cavalier, les suivant.) Allons, c'est engagé.

SCÈNE IV

SURDICE, LA DUCHESSE.

SURDICE, se rapprochant de la duchesse.

Duchesse, votre adorable enfant a été la dupe d'un aventurier, d'un rustre... Son seul tort est d'avoir mis pied à terre et de s'être fait éclabousser dans la rue... une fille de chez nous ne doit pas descendre de sa voiture... Eh bien ! mais elle nous promettra de ne plus sortir de sa sphère, et moi, je vous promets de lui trouver un mari qui ne sera ni un aventurier, ni un rustre.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous dire ?

SURDICE.

Marie avait donné son cœur à une chimère... la chimère s'est évanouie. Elle donnera sa main à une réalité moins fraîche, moins poétique, mais qui sera un véritable appui... Les vieillards ne s'évanouissent pas.

LA DUCHESSE, observant Surdice.

Vous êtes un mauvais plaisant, mon cher...

SURDICE, riant.

Eh ! eh !

LA DUCHESSE, le contrefaisant.

Eh ! eh ! est-ce que par hasard vous auriez l'intention d'épouser ma petite-fille?

SURDICE.

Pourquoi pas?... Dans l'état où se trouvent le cœur et l'esprit de la pauvre enfant, je suis le mari qui lui convient.

LA DUCHESSE.

Voyez-vous ça!... J'ai toujours vu les papillons butiner les fleurs, et la neige tomber sur les branches flétries; il est vrai que de mon temps on n'avait pas encore le goût des vieilles potiches.

SURDICE.

Ma chère, il n'y a pas à tourner; votre petite-fille est compromise.

LA DUCHESSE.

Plait il?

SURDICE.

Et dans la situation où sont les choses, ma recherche est une bonne fortune.

LA DUCHESSE.

Surdice, il y a longtemps que vous avez le projet arrêté d'épouser ma petite-fille.

SURDICE.

Après?...

LA DUCHESSE.

Savez-vous qu'il me vient d'étranges soupçons?...

SURDICE.

A quel propos?

LA DUCHESSE.

C'est vous qui avez tout fait.

SURDICE.

Moi!...

LA DUCHESSE.

Vous connaissiez ce... jeune homme... vous étiez là quand je l'ai invité, vous étiez là quand il est venu... c'est vous qui nous avez conduites dans son odieuse boutique... c'est vous qui avez amené cette ridicule .. catastrophe.

SURDICE.

Quoi, vous m'accusez?...

LA DUCHESSE.

Vous en êtes bien capable.

SURDICE.

Capable d'une infamie?

LA DUCHESSE.

En amour, les infamies sont votre monnaie courante... ne vous en défendez pas, marquis, j'en ai eu de votre monnaie...

SURDICE, baisant la main de la duchesse.

Divine.

LA DUCHESSE.

Voici ce que vous vous êtes dit : Marie est une enfant qui ne donnera pas sa main à un vieillard tant qu'elle sera maîtresse de son cœur!... Brisons ce cœur charmant, et j'en recueillerai les lambeaux.

SURDICE.

Vous m'insultez, duchesse, et il faut que ce soit vous pour que mon indignation ait des bornes.

LA DUCHESSE.

Votre indignation, mon cher, c'est comme mon rouge : cela sert à cacher le dessous... qui n'est pas beau!

SURDICE, se levant et offrant le bras à la duchesse.

Enfin, êtes-vous pour moi ou contre moi?

LA DUCHESSE, prenant son bras.

Contre vous assurément. D'ailleurs une dépêche du roi

vient d'appeler Prémart aux Tuileries. Il s'agit d'une grande faveur sans doute, cela fermera la bouche à tous les médisants.

SURDICE.

Espérons-le, chère duchesse.

(Ils s'éloignent par la gauche.)

SCÈNE V

MARIE, ALBERT.

(En ce moment des laquais passent des plateaux chargés de verres de punch, un flot d'invités venant du fond et s'éloignant par la droite se précipite sur les plateaux. Marie dans le plus grand désordre est ramenée par Albert.)

ALBERT.

Qu'avez-vous donc, ma cousine?... un étourdissement?...

MARIE.

Oui, un étourdissement... pardonnez-moi, Albert, de n'avoir pu achever.

ALBERT.

Je ne vois pas ma tante.

MARIE.

Cherchez-la dans le bal, j'attendrai là.

(Elle s'assied.)

ALBERT.

Que je vous laisse seule?

MARIE.

Allez, je vous en prie... et ramenez-la.

ALBERT.

Vous le voulez?

MARIE.

Oui, allez... allez.

(Albert s éloigne par le fond.)

SCÈNE VI

MARIE, puis ÉMILIE.

MARIE.

Lui, dans le quadrille en face de moi!... et il a osé toucher ma main!... j'ai cru que j'allais tomber... je veux partir... quelle audace!... mais il savait donc que je viendrais, car il n'est venu dans ce bal que pour moi... pour m'humilier, me torturer... Oh! je le hais!

ÉMILIE, qui a suivi Marie et s'est approchée lentement derrière elle.

Vous l'aimez!

MARIE, se levant vivement.

Qui êtes-vous?

ÉMILIE.

Sa sœur...

MARIE.

La sœur de qui, je ne sais pas ce que vous voulez me dire...

ÉMILIE.

La sœur de celui qui tout à l'heure a dansé en face de vous... d'Henri Montclar... le marchand de la rue Richelieu...

MARIE.

Je ne connais pas... la personne dont vous me parlez mademoiselle... Un marchand, dites-vous?... que demandez-vous pour lui... ma clientèle?...

ÉMILIE, la regardant dans les yeux.

Orgueilleuse!

MARIE, avec hauteur.

Pardon, mademoiselle... je suis mademoiselle de Prémart.

ÉMILIE.

Vous êtes une ravissante créature, et je comprends la folie

de mon frère. (Mouvement de Marie.) Vous ne voulez pas que je vous parle de lui... parlons de vous?...

MARIE, avec hauteur assise à droite.

De moi !...

ÉMILIE.

En ce moment, mademoiselle, vous luttez contre un sentiment... qui est plus fort que vous... vous luttez sans espoir de vaincre... et déjà vous vous demandez tout bas, dans le trouble de votre âme, si cette lutte est indispensable, si le sacrifice est nécessaire... vous ne savez même plus qui a raison de vos préjugés ou de votre cœur...

MARIE.

Vous vous trompez, mademoiselle... Mes préjugés, comme vous dites... sont les principes, les croyances de ma famille et du monde où je suis née... je les accepte, je ne les discute pas...

ÉMILIE.

Vous ne les discutez pas aujourd'hui... mais vous les accuserez demain, quand vous leur aurez sacrifié le bonheur de votre vie... et il sera trop tard... Ah! vous ne savez pas ce que c'est que l'amour. . on joue, on lutte avec lui... on croit l'avoir étouffé, et tout à coup il renaît, il éclate, plus ardent, plus irrésistible, plus implacable... il est dans tout votre être, il est dans l'air que vous respirez... tous vos sentiments, toutes vos pensées, il les chasse de votre cœur, et seul, il l'occupe en maître... L'amour brûle tout ce qui n'est pas lui, comme le feu !...

MARIE, se lève.

Vous aimez ! ..

ÉMILIE, avec un triste sourire.

Moi ? j'ai connu... je connais les souffrances d'un cœur sans espoir... c'est pour cela que je veux les éviter à mon frère... et à vous, mademoiselle... croyez-moi, ne sacrifiez pas votre amour, votre avenir, votre existence à des idées d'autrefois... regardez ce bal où vous êtes... et où je suis... ne vous apprend-il rien?... savez-vous avec qui dansait mon frère? avec la nièce d'un ministre .. Regardez-moi, entre nous



deux... où est la différence ? nous parlons le même langage, nous avons les mêmes manières, nous portons les mêmes étoffes... nous aimons sans doute les mêmes livres, les mêmes tableaux, les mêmes causeries, les mêmes fleurs... sur bien des points nous avons les mêmes idées ; j'ai été élevée au couvent du Sacré-Cœur de Lyon, comme vous au couvent du Sacré-Cœur de Paris. Voyez mon frère, auquel de tous ces jeunes gens est-il inférieur en distinction, en élégance ? . Je ne parle pas du cœur, ni de l'esprit... vraie noblesse qui vient du ciel, et que l'éducation développe, mais ne donne pas... Reconnaissez donc enfin, qu'il n'y a plus aujourd'hui que deux classes : les gens bien élevés et les gens mal élevés... et que la seule aristocratie, c'est le mérite.. La France n'est plus divisée en duchés et en marquisats... elle est partagée entre les intelligences.

MARIE.

Oui, vous avez... vous devez avoir raison, je me suis dit tout cela... Mais ce monde... que ses idées soient fausses ou vraies, c'est le mien... c'est là que sont toutes les racines de ma vie... c'est l'atmosphère où je respire... c'est là seulement que peut fleurir mon bonheur.

ÉMILIE.

Ce ne sont là que les habitudes de la vie... Le monde est la comédie, la réalité c'est l'intérieur... l'atmosphère qui entretient la vie, c'est le foyer... Ce n'est pas sous les caresses hypocrites du monde, sous les baisers perfides de vos rivales que fleurit le bonheur .. c'est sous la tendresse d'un jeune mari... Dieu a donné aux fleurs, pour les faire vivre, le soleil; à nous, il nous a donné l'amour...

MARIE.

Eh ! dites cela à mon père, à ma mère... à ceux qui disposent de moi... ai-je le choix de ma destinée?...

ÉMILIE.

Je vous dis cela à vous d'abord, parce que c'est de votre bonheur qu'il s'agit et non de celui des autres... Je ne vous demande pas de vous révolter contre votre famille... mais il est des résistances légitimes... Ayez seulement la force, la persévérance, la volonté de votre amour. Vous pleurez, mademoiselle...

MARIE.

Je pleure, parce que je pense comme vous, parce que je sens bien que vous dites vrai... parce que vos paroles me ravissent, parce qu'en ce moment je vis avec vous... Mais tout à l'heure il faudra rentrer dans la réalité, et la réalité c'est... c'est un abîme entre... lui et moi!

(Elle cache sa tête dans ses deux mains. Henri a paru au fond depuis un instant, Émilie lui fait signe d'approcher, Henri descend la scène, et quand Marie lève les yeux elle le voit à côté d'elle.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, HENRI.

MARIE.

Lui... ô ciel!

(Émilie s'assied.)

HENRI.

Pardonnez-moi... je vous ai caché la distance qui existait entre nous, et vous avez aventuré vos espérances, vos joies, votre jeunesse, sur mon honneur, quand mon honneur faiblissait... Ce que j'ai fait est une trahison, une lâcheté... mais l'amour est infâme, il n'a ni loi ni honneur... Ne me dites pas tout ce que vous avez souffert... ne me dites pas que vous me haïssez, que vous me méprisez... ne me dites rien... je ne viens pas vous expliquer ma conduite... elle est inexplicable... je suis ici parce que... parce que si votre cœur est ulcéré, votre esprit troublé, votre vie agitée, moi mon cœur est broyé, moi, mon esprit est éperdu, et je mourrai, moi...

MARIE.

Monsieur, je vous pardonne.

HENRI.

Vous me pardonnez, merci! Oh! vous vous étonnez, n'est-ce pas, de cette froide reconnaissance pour une telle grâce...

sur laquelle je comptais autant que je la mérite peu... c'est que je la reçois comme une absolution suprême et je ne puis m'empêcher de dire, comme le condamné qui vient de baiser la croix : Maintenant je puis mourir!...

MARIE, se lève.

Mourir... vous?...

HENRI.

Pourquoi... comment vivrais-je? Le but de ma vie, n'était-ce pas vous? mon espérance, vous? Espérance insensée, vision folle, chimère! la passion ne voit pas les obstacles... Aujourd'hui plus d'illusion possible, le préjugé fatal qui se dresse entre nous m'apparaît dans son inexorable rigueur... ce n'est pas que la lutte m'épouvante, mais je n'ai pas le droit de l'entreprendre... ce droit, mademoiselle, je ne pourrais le tenir que de vous...

MARIE.

Hélas!... que pourriez-vous faire?...

HENRI.

Ce que je pourrais faire?... Tenez, ne me tentez pas si vous ne sentez en vous-même rien qui vous donne la conscience de ma résolution et de ma foi... Dites .. oh! dites que je puis tenter l'épreuve!... ce qu'il vous faut, c'est le luxe, n'est-ce pas, c'est l'or, c'est l'éclat d'une large opulence... Je suis riche déjà... je décuplerai ma fortune!...

MARIE.

Cela ne suffirait pas... mon père est le duc de Prémart!

HENRI.

Oh! cruel privilége du sang et de la race! Je ne puis te conquérir; mais je puis donner à mon nom peut-être un éclat qui t'égale! je suis jeune, et je me sens une volonté formidable, je puis m'illustrer par des travaux utiles... je puis devenir publiciste, orateur, député, que sais-je!... Tout doit céder devant l'indomptable énergie qui me possède;... Oui, je vous le jure, je mourrai ou je m'élèverai jusqu'à vous! Oh! si vous vouliez attendre, si vous disiez un mot?

MARIE.

Je vous attendrai toute ma vie.

HENRI.

Marie !...

MARIE.

Je vous le dis gravement, monsieur, et du plus profond de mon cœur : J'ai foi en vous, et je vous jure ici de n'être jamais à un autre.

HENRI.

Ah !

(Le duc entre par le fond très-agité.)

ÉMILIE.

Votre père !

(Ils s'éloignent. Le duc s'approche de Marie sans les voir... il a les traits bouleversés.)

LE DUC.

Marie ?...

MARIE.

Qu'avez-vous donc, mon père ?...

LE DUC, lui prenant les mains.

Marie, mon enfant... je suis ruiné, perdu ! déshonoré... toi seule peux me sauver !

MARIE.

Moi ?...

LE DUC.

Oui ! toi... toi seule !... mais pour cela, entends-tu bien... il faut que tu me donnes...

MARIE.

Quoi donc, mon père ?...

LE DUC.

Ta vie !...

(Marie devient livide, elle ferme les yeux, chancelle.)

SCÈNE VIII

LE DUC, MARIE, SURDICE, LA DUCHESSE, ALBERT, arrivant par le fond.

LA DUCHESSE, courant à Marie.

Qu'as-tu donc, cher cœur ?...

(Marie regarde son père qui lui fait signe de se taire.)

MARIE.

Rien! ma mère!

LA DUCHESSE.

Mais Albert vient de me dire... et tu es encore toute pâle!

MARIE.

C'est passé!

LE DUC, bas à Surdice.

Surdice, venez demain.

SURDICE, à part.

Enfin!

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

L'appartement de Marie. — Un petit salon : ameublement et tentures en satin broché bleu et blanc; armoire à glace à droite de la scène; table à écrire à gauche — Porte au fond; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, debout près de son père, LE DUC, assis à droite.

LE DUC.

Je n'ai pas rempli mon devoir, et toi, tu fais plus que le tien.

MARIE.

Ce mariage qui te semble si affreux, je m'y accoutume très-bien... mais très-bien.

LE DUC.

La pauvre enfant cherche à me tromper à présent!... Mais si je suis léger, joueur, dissipé... si j'ai les grands défauts des fous de haute lignée, je ne suis pas hypocrite ni égoïste, mon cœur et mon intelligence répondent toujours à qui leur fait appel... Dis un mot, et je romps tout.

MARIE.

Papa, je t'assure...

LE DUC.

Dans le premier moment, j'ai perdu la tête. Quand le roi

m'a dit : « Monsieur, vos dettes seront payées dans quinze jours, ou vous ne serez jamais appelé à l'honneur de représenter la France, » j'ai cru que tout était fini pour moi. Maintenant, la réflexion est venue. Je puis me jeter dans de vastes entreprises, et par mon travail rétablir mon crédit. De nos jours, les noms de la noblesse sont en tête de toutes les administrations civiles. Nous ne sommes plus au temps où un noble Breton allait déposer son épée au parlement avant de faire le commerce... Je fais atteler pour aller chez Surdice. Que veux tu que je lui dise?...

MARIE.

Dis-lui que je t'aime!... que mon amour filial me suffit, et que. . je suis prête!

LE DUC, à part.

Pauvre enfant! (Haut, se croisant les bras.) Allez, messieurs, entretenez une maison que vous ne pouvez soutenir! Jetez votre or et votre cœur à la première venue!... Hardi! ne calculez rien!... (Ricanant.) Est-ce qu'un grand seigneur calcule?... Ne reculez devant aucune folie! Jouissez du présent! l'avenir n'est pas à vous, vous le léguerez à vos enfants; mais qu'importe! Ayez chevaux, chiens, laquais, maîtresses! faites couler le champagne! perdez de grosses sommes au baccarat... Allez! c'est votre fille qui payera tout cela! Oh! tiens, Marie, pardonne-moi! pardonne-moi!...

MARIE, pleurant.

Je n'ai pas d'autre douleur que la tienne; si tu m'aimes, tais-toi, au nom du ciel!... D'ailleurs, mon mariage est un fait accompli. C'est ce soir qu'on signe le contrat.

LE DUC.

On signe ton contrat ce soir, oui... Eh bien, que demain ou plus tard, à l'heure même de la cérémonie, j'aperçoive une larme couler de tes yeux ou que j'entende un soupir s'échapper de ta poitrine, alors rien ne m'arrêtera, ni prières, ni menaces, ni scandale; je t'emporterai avec moi, et lorsque je verrai les couleurs renaître sur tes joues, le sourire reparaître sur tes lèvres... (L'attirant dans ses bras.) lorsque je sentirai ton pauvre cœur libre, joyeux, palpiter, là,

sur le mien, eh bien! ils diront, s'il leur plaît, que je suis un débauché, un dissipateur; mais personne ne dira : C'est un mauvais père!...

UN LAQUAIS, paraissant au fond.

Monsieur le marquis de Surdice!

LE DUC, ricanant.

Pardieu! il arrive bien!

MARIE, vivement.

Oh! père, songe à l'honneur de ton nom, laisse moi recevoir le marquis.

SCÈNE II

Les Mêmes, SURDICE.

(Pendant que Marie va au-devant de Surdice, qui lui prend la main et la porte à ses lèvres, le duc s'efforce de se remettre.)

SURDICE, un journal et un rouleau à la main, donnant le rouleau au duc.

Voici la copie du contrat.

LE DUC, le posant sur la cheminée, et se promenant au fond les bras croisés, réfléchissant.

Parfait.

SURDICE.

Ce sont des fleurs naturelles que vous avez là, mignonne?

MARIE.

Cueillies ce matin.

SURDICE.

Il n'y a que vous pour porter des fleurs naturelles et les éclipser. (S'asseyant à côté de Marie.) Figurez-vous, mignonne, que je reçois des félicitations de tous les côtés. Hier, c'était François de Blois : un grand dada, bête comme un cheval de parade, mais noble comme le roi. Après est venu le gros baron de Villette, qui est sourd comme un pot, mais qui a de l'esprit comme Talleyrand. Et puis les Laroche-Mouttet : l'aîné, à qui il manque un œil, dit que c'est celui que son aïeul a perdu à la bataille de Crécy.

MARIE.

Nous avons eu aussi beaucoup de visites. Tout le faubourg Saint-Germain vient nous complimenter.

SURDICE.

Vous me ravissez, mignonne; oui! notre mariage fait grand bruit... On s'en émeut... très-haut, même. Vous ne connaissez pas encore la nouvelle?... Je suis pair de France.

MARIE.

Mes compliments, monsieur le pair de France!

SURDICE.

Félicitez-moi, Hector!

LE DUC.

Parfait!

SURDICE.

Me voilà rallié. Voyez-vous, les gens qui refusent de servir leur pays, parce qu'à leurs yeux le gouvernement n'est pas légitime, ressemblent à ces enfants ingrats qui ne veulent plus voir leur mère parce que, veuve, elle a pris un second mari sans les consulter. Pas vrai, Hector?

LE DUC.

Parfait!

SURDICE, donnant un journal à Marie.

Ma nomination est au *Moniteur* de ce matin.

MARIE.

Voyons?

SURDICE.

A la seconde ou à la troisième colonne.

MARIE, lisant.

« La nomination n'était pas douteuse. Il l'emporte à une grande majorité. »

SURDICE, surpris.

Plaît-il?

MARIE, continuant.

« D'ailleurs, ses discours à l'assemblée préparatoire ont révélé un homme d'État. »

(Le duc s'est arrêté pour écouter.)

SURDICE.

Mais ce n'est pas cela, voyez plus haut ou plus bas.

MARIE, continuant.

« Et on attend beaucoup de monsieur Henri... Monclar. »

SURDICE, bouleversé.

Je n'avais pas lu... je...

MARIE, faisant un violent effort.

C'est plus loin !

LE DUC, prenant sur la cheminée la copie du contrat et la froissant avec rage.

Surdice... Entrez dans mon cabinet, nous lirons le contrat.

SURDICE, suivant le Duc, à part.

Diable ! il faut réparer ma sottise... J'ai fait une sottise ! — Talleyrand en a fait, Voltaire en a fait; les gens d'esprit font des sottises, comme les riches font des dettes...

SCÈNE III

MARIE seule, puis LA DUCHESSE.

MARIE.

Député ! il est député... en si peu de temps. Le journal parle aussi d'un ouvrage remarquable qu'il a publié... un livre d'économie politique. (Lisant.) « C'est une nouvelle étoile qui paraît à l'horizon ! La première fois que monsieur Montclar prit la parole, on reconnut un orateur, et son premier ouvrage révèle un grand écrivain. » (Avec une amertume navrante.) Tout cela pour moi ! Il a tenu ses pro-

messes, lui ! Et moi ?... Mais la nouvelle de mon mariage le tuera ! Cet avenir brillant qui s'ouvre devant lui... Ce monument de gloire qu'il élève... brisé ! anéanti !... Non ! il saura au moins que je ne l'ai pas trahi !... (Elle s'approche vivement de la table, devant laquelle elle s'asseoit. En ce moment, la duchesse vient du fond, où elle s'arrête pour observer Marie. Marie, le visage défait, écrit en pleurant et s'interrompant pour passer son mouchoir sur ses yeux.) « Henri, mon père est ruiné... Il y a un gouffre sous ses pieds : si je ne m'y précipite pas, c'est lui qui sera englouti ! » Ai-je le droit, mon Dieu, de trahir l'infortune de mon père ?... Non... Ces tristes pensées, comme la triste créature qui les trace, ne t'appartiendront pas, mon Henri ! Et cette lettre doit être déchirée, comme mon âme ?

(Pendant ce temps, la duchesse a descendu la scène, et quand Marie va déchirer la lettre, elle pose la main dessus. Un instant, la grand'mère et la petite-fille se regardent.)

MARIE, avec un cri.

Grand'maman !

LA DUCHESSE.

Il y a longtemps que je t'observe !

MARIE.

Rends-moi cette lettre ?

LA DUCHESSE.

Oh ! tu pleures, vois-tu ! N'espère pas me cacher ta douleur, ma mie ! Je ne suis pas la dupe de ta fausse gaieté, de tes rires forcés ; tu trompes ton père, tu trompes ta grand'mère, tu trompes ce vieux magot de Surdice... tu nous trompes tous, mon cœur... Mais dans quel but ?... Quelle raison, laquelle te pousse à ce mariage odieux !

MARIE.

Odieux ?... Oh ! grand'maman, ne le crois pas !

LA DUCHESSE.

Nous verrons bien !

(Elle va lire la lettre.)

MARIE.

Grand'maman, ne lis pas !... je te dirai tout !

LA DUCHESSE.

Tout est là !

MARIE.

Grand'maman, que fais-tu ?...

LA DUCHESSE, après avoir lu.

Ruiné !... ruiné mon fils !... Le père ruiné et la fille sacrifiée pour racheter la faute du père !... L'éternelle histoire de la sottise humaine !

(Elle porte un mouchoir à ses yeux et s'asseoit.)

MARIE.

Il ne faut pas te désoler, va, grand'maman. Tu m'as dit souvent que l'existence des femmes était une existence de dévouement et d'abnégation... eh bien, la mienne commence ! et il y a encore du bonheur pour moi. Le luxe et toutes les richesses dont papa nous a entourées, je vais les lui rendre. Mais c'est un bonheur infini, cela ! Songe donc, grand'maman, que moi... moi qui ai reçu tout de lui, c'est moi qui lui rendrai tout ! Ah ! grand'maman, je suis la plus heureuse des filles !...

LA DUCHESSE se lève.

Joli tripotage qu'ont fait ensemble ces deux mauvais sujets-là. Il y a longtemps que je me méfiais de mon bon ami Surdice... Mais, n'aie pas peur, ma mie, tu n'es pas encore tombée dans la toile de cette vieille araignée.

MARIE.

Mais, grand'maman...

LA DUCHESSE.

Je ne suis pas de ces mères idiotes qui, pour distraire leurs filles du charme de deux beaux yeux, les jettent dans les bras d'un quinze-vingt... Jolie distraction.

MARIE.

Mais...

LA DUCHESSE.

C'est de ma main que tu recevras un mari, ma mie, et tu sais que je m'y connais !...

MARIE.

La vie a des nécessités cruelles, chère grand'maman... regarde autour de nous !

LA DUCHESSE.

Sur ma parole, le monde est fou. Quand un jeune homme épouse une vieille femme, on accueille leur union par des éclats de rire. Si, au contraire, c'est une jeune fille qui épouse un vieillard, on trouve cela charmant !

MARIE.

Le marquis de Surdice a une haute position !

LA DUCHESSE.

Tu trouves?...

MARIE.

Une immense fortune!

LA DUCHESSE.

En vérité!

MARIE.

Une jeune personne du monde a certaines habitudes de luxe, je ne sais quel besoin de vanité...

LA DUCHESSE.

Oui ! on veut un grand train !

MARIE.

C'est cela !

LA DUCHESSE.

Eh bien! mais tu calcules mieux que ne le ferait ta grand'mère ! C'est exemplaire, cela.

MARIE.

Voilà comment il se fait que le plus souvent on préfère un vieillard très-riche, très-honoré, très-titré, qui est de sa sphère, à un jeune homme d'une fortune médiocre et qui vous ferait entrer dans une société moins distinguée.

LA DUCHESSE.

Et cette lettre ?...

MARIE.

Tu sais, grand'maman... une... une dernière pensée...

LA DUCHESSE.

Voyez-vous ça ! une dernière pensée ! Oh ! mais tu es une femme de tête, maintenant. Ainsi, ce petit, tu ne l'aimes plus... tu ne l'as jamais aimé?... On aime un garde du corps de Louis XVIII... on aime... mais un marchand !... pouah ! (Marie baisse la tête, elle est toute troublée.) Et si nous le rencontrons de nouveau à un bal, cette fois tu es sûre d'être calme ?

MARIE.

Comme une statue, grand'maman.

UN LAQUAIS, annonçant.

Monsieur Henri Montclar.

(Marie jette un cri, la duchesse la soutient, en l'observant avec anxiété.)

MARIE.

Renvoie-le ! je ne veux pas le voir !... Oh ! c'est impossible ! impossible !

LA DUCHESSE, au laquais.

Faites entrer ! (A Marie qui tombe dans un fauteuil.) Il s'est passé entre vous deux quelque chose que j'ignore.

MARIE, baissant la tête.

Oui, oui, grand'maman.

LA DUCHESSE.

Eh bien !... je veux le savoir...

(Henri paraît au fond où il s'arrête. Il est très-pâle. La duchesse fait quelques pas au-devant de lui.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, HENRI.

LA DUCHESSE.

Que demandez-vous, monsieur ?

HENRI, balbutiant.

Madame... je viens... je voulais... c'est à mademoiselle de Prémart que je désirais...

LA DUCHESSE.

Mademoiselle de Prémart ne reçoit de visites qu'en présence de sa mère... La voici; que lui voulez-vous?... (Elle va près de sa fille.)

HENRI.

Mademoiselle...

LA DUCHESSE.

Eh bien! monsieur, expliquez-vous donc, j'attends...

HENRI.

Je ne sais plus... je ne me souviens plus... j'ai la tête perdue... je suis... oh! je suis bien malheureux!...

LA DUCHESSE.

En quoi votre malheur peut-il intéresser mademoiselle de Prémart... Qu'y a-t il de commun entre elle et vous?...

HENRI.

Rien!... c'est vrai... pardon, madame... je suis fou... Comment me trouvé-je ici?... je l'ignore... je suis venu... sans me rendre compte de ce que je faisais... Ah! si fait! je voulais savoir...

LA DUCHESSE.

Quoi?...

HENRI.

Ce qu'on m'a dit... ce que j'ai lu...

LA DUCHESSE.

Achevez donc!

MARIE, se levant avec une résolution subite.

Vous vouliez savoir s'il est vrai que j'épouse monsieur le marquis de Surdice?...

HENRI.

En effet... oui... mademoiselle.

LA DUCHESSE.

Et quel intérêt ?...

MARIE, allant à lui.

Monsieur Montclar, un événement plus fort que ma volonté me contraint de reprendre la parole que je vous avais donnée...

LA DUCHESSE.

Toi !...

MARIE.

Tu as voulu tout savoir, grand'maman... J'avais promis à monsieur Montclar que je n'appartiendrais jamais à un autre.

LA DUCHESSE.

Bonté du ciel! que me dis-tu là ?...

MARIE.

Je lui avais promis d'attendre jusqu'au jour où, par ses efforts, ses travaux, son mérite, il aurait acquis une position telle, que mon père et vous n'eussiez pu lui refuser ma main.

LA DUCHESSE.

Mais c'était de la démence.

HENRI.

Non, madame, ce n'était pas de la démence... Pour l'obtenir, pour la mériter, ah! je me serais fait un nom glorieux, je vous le jure... Cet espoir, ce but, cet amour, c'était la lumière de mon esprit, c'était la chaleur de mon âme... c'était le phare qui éclairait ma vie... Et ce n'est pas seulement mon cœur qui est brisé pour jamais, c'est mon existence tout entière.

LA DUCHESSE.

Mon cher monsieur, c'est avec ces belles phrases-là qu'on tourne la tête des jeunes filles... Mon Dieu! je vous crois sincère... et ce n'est que la folie de votre amour qui puisse faire excuser la folie de vos paroles... Vous avez oublié

qu'il est des distances... infranchissables... Les amoureux s'imaginent toujours qu'ils escaladeront le ciel...

HENRI.

Madame...

MARIE.

Ces reproches sont aujourd'hui sans but, grand'maman... Si j'avais pu tenir la parole... que j'ai librement donnée... le jour où monsieur Montclar aurait cru pouvoir vous demander ma main, vous lui auriez répondu, et quelle qu'eût été votre décision, vous savez bien que je m'y serais soumise...

HENRI.

Oui!... vous avez manqué de courage!... Le mien, à moi, n'a pas failli!...

MARIE, éclatant.

Mais regardez-moi donc, monsieur... ne voyez-vous pas des larmes dans mes yeux? Vous ne croyez pas que je me marie par ambition, sans doute... et le marquis de Surdice a soixante-cinq ans!

HENRI.

Oh! les malheureux!...

LA DUCHESSE.

Monsieur!...

(Émilie, précédée d'un laquais, paraît au fond.)

LE LAQUAIS, s'approchant de la duchesse.

Madame demande à parler à madame la duchesse...

HENRI, tournant la tête.

Ma sœur!

MARIE, courant à elle et l'entourant de ses bras.

Ah! mademoiselle!

ÉMILIE, très-digne, mais cachant une véritable émotion.

Mon frère, veux-tu me laisser seule avec madame? (Interrogeant la duchesse.) Madame?...

(La duchesse lui fait signe que oui. Émilie sort avec Marie. Henri sort par le fond.)

SCENE V

LA DUCHESSE, ÉMILIE.

LA DUCHESSE, assise, prend un livre et lit.

Eh bien ! nous voilà seules, mademoiselle.

ÉMILIE.

Madame, ma visite a un but sérieux, et que vous soupçonnez peut-être.

LA DUCHESSE, sèchement.

Non, mademoiselle; je ne m'explique pas le but de votre visite.

ÉMILIE, d'une voix troublée.

Vous n'êtes pas encourageante, madame, et j'ai besoin de beaucoup de courage.

LA DUCHESSE.

Pourquoi faire?...

ÉMILIE.

Pour affronter votre colère, peut-être.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! mais, qu'est-ce qui vous en prie?

ÉMILIE.

Madame, vous savez, sans doute, ce que c'est qu'une passion véritable.

LA DUCHESSE.

Je m'en flatte, ma petite.

ÉMILIE.

On est convenu de dire qu'on ne mourait plus d'amour aujourd'hui... L'année dernière, monsieur Horace de Preuille, à qui sa famille n'avait pas permis d'épouser la femme qu'il aimait, est mort d'une fièvre chaude. Depuis, madame la baronne de Vesne, une enfant qui a épousé un

vieillard, est morte d'une maladie de langueur. Il y a les athées en amour, comme les athées en religion. Ils ne voient que les effets... On meurt bien d'une fièvre chaude, d'une maladie de langueur; mais mourir d'amour... on en rit!

LA DUCHESSE, se lève.

Ma petite, il est inutile d'aller plus loin!... vous n'êtes pas sotte, tant s'en faut, et tout ce que vous m'avez dit est fort adroit. Tenez, ce sont des dentelles que vous avez dans ce carton; montrez-les moi? je vous en achèterai, et quittons-nous bonnes amies.

ÉMILIE.

Ce ne sont pas des dentelles, madame.

LA DUCHESSE.

Eh! très-bien. Au revoir, ma belle.

ÉMILIE.

Madame, le duc de Prémart a des dettes.

LA DUCHESSE.

Eh! quel est l'homme bien né qui n'a pas de dettes?...

ÉMILIE.

On dit qu'il y en a.

LA DUCHESSE.

On dit tant de sottises.

ÉMILIE.

Je croyais que vous ignoriez la ruine de votre fils.

LA DUCHESSE.

La ruine! la ruine!... parce que mon fils doit à ses fournisseurs, des pillards!... à ses gens, des drôles!... à ses amis, des garnements!... cent ou cent cinquante mille francs, est-il ruiné pour cela? La ruine, c'est un mot, cela, comme la vertu... on ne sait jamais ce qu'il y a au fond!

ÉMILIE.

Vous ignorez le chiffre?

LA DUCHESSE.

Il y a donc un chiffre?

ÉMILIE.

Huit cent mille francs.

LA DUCHESSE.

Miséricorde !...

ÉMILIE.

Et il faut payer; nous ne sommes plus au temps d'autrefois. Ce qui, dans un siècle badin, n'était qu'un... badinage, est devenu, dans un siècle grave, une chose grave.

LA DUCHESSE, à part.

Drôle de petite fille !

ÉMILIE.

Et si grave, madame, que pour monsieur le duc il s'agit de... Clichy.

LA DUCHESSE.

Clichy?... Qu'est-ce que c'est que ça?

ÉMILIE.

Madame la duchesse ne connaît pas Clichy?

LA DUCHESSE.

Clichy-la-Garenne?

ÉMILIE.

Non, l'autre.

LA DUCHESSE.

Quoi, l'autre? Il y a donc deux Clichy?

ÉMILIE.

La prison pour dettes.

LA DUCHESSE.

Eh bien !

ÉMILIE.

Eh bien, il y a, sur monsieur le duc, contrainte par corps, mandat d'arrêt.

LA DUCHESSE, bouleversée.

Mandat d'arrêt... mandat d'arrêt!... Cette fille est folle assurément, ou mon fils est fou!...

ÉMILIE.

Non, madame, ce n'est pas un fou, celui qui rachète ses dettes avec le cœur de sa fille; c'est un mauvais père!...

LA DUCHESSE.

Sortez!

ÉMILIE, s'inclinant devant la duchesse, en pleurant.

Madame... madame, pardon! On ne chasse pas une femme suppliante! Pardon! Mes paroles étaient blessantes, cruelles, je les rétracte. Ne m'en veuillez pas, soyez généreuse, pardonnez moi!...

LA DUCHESSE, la relevant.

Mais que voulez-vous, qu'êtes-vous venue faire ici?

ÉMILIE.

Ce que je suis venue faire ici, vous allez le savoir, madame. Quand on possède une âme comme la vôtre, on comprend toutes les douleurs, on est à la hauteur de tous les sacrifices. Il faut que je vous révèle un secret... (D'une voix tremblante.) qui m'est personnel, ignoré de tous, ignoré de mon frère. (La duchesse relève la tête et écoute avec attention.) Je porte dans le cœur un deuil solennel; celui que j'aimais est mort!...

LA DUCHESSE.

Ah! pauvre petite!

ÉMILIE.

Je suis veuve, je ne me marierai jamais; je n'ai donc pas besoin de la part trop belle que mon frère m'a faite dans notre fortune, et j'en puis disposer à mon gré. Mon frère n'est pas un marchand, encore moins un commis. Député aujourd'hui, nul ne sait où s'arrêtera son avenir.

LA DUCHESSE.

Député!... Il est député!

ÉMILIE.

Oui, madame... Quand il entra bravement dans la carrière industrielle, quand malgré son éducation et la supériorité de son caractère, il mit pour la première fois le pied dans une boutique, c'est pour moi qu'il le fit, et je le laissai faire, parce qu'en réalité c'était pour lui qu'il travaillait. C'est donc avec une joie suprême que je lui sacrifie une partie de la fortune qu'il a amassée pour moi. Le duc de Prémart devait huit cent mille francs. (Jetant le petit carton dans le feu.) Madame, votre fils n'a plus de dettes.

LA DUCHESSE.

Que faites-vous ?

ÉMILIE.

Cela ne vous oblige à rien, madame, et vous pouvez faire tout ce qui vous plaira; moi, j'ai fait mon devoir !...

LA DUCHESSE.

Halte-là, mignonne ! Pour qui nous prenez-vous donc, vous autres? Cela ne m'oblige à rien, dites-vous? Nenni da, ma mie, détrompez-vous. Cela m'oblige à ne pas rester au-dessous de votre générosité. S'il faut voir dans la confusion des rangs l'accomplissement des desseins de la Providence, il est permis de croire que le sang des grandes races a conservé avec soi quelques-unes de leurs vertus. Je ne sais quels étaient vos aïeux, mais vous êtes aussi noble que grande dame de France.

ÉMILIE, confuse.

Oh !...

LA DUCHESSE.

Mais, croyez-vous que, si j'accepte votre généreux sacrifice, ce que fera la duchesse douairière de Prémart ne vaudra pas ce que fait mademoiselle Montclar... Eh bien !... (Avec effort.) J'accepte !... j'accepte non-seulement l'acte héroïque qui sauve notre honneur en péril... (S'attendrissant.) Mais aussi, mais surtout l'offrande céleste de votre âme qui reporte mes pensées à Dieu, et force à se tendre vers vous ces bras rebelles, pour vous presser avec atten-

drissement contre ce vieux cœur de duchesse... (Elle l'embrasse.) qui n'en est pas moins, après tout, un cœur de femme et de mère.

ÉMILIE.

Ah! madame!...

LA DUCHESSE, se remettant.

Ainsi, nous voilà deux complices... (Souriant.) Mais vous me reconnaissez pour chef de la conspiration, et vous promettez de m'obéir?

ÉMILIE.

Aveuglément.

LA DUCHESSE, avec résolution.

C'est à moi maintenant à régler nos comptes avec monsieur mon fils... Allez m'attendre chez ma fille.

(Émilie s'éloigne.)

SCÈNE VI

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC.

Ah! ma mère!...

LA DUCHESSE, gravement.

Approchez, monsieur le duc!

LE DUC, vivement.

Eh! qu'y a-t-il donc, vous êtes émue.

LA DUCHESSE.

Il y a, monsieur, que je paye vos dettes.

LE DUC.

Vous, ma mère... je ne veux pas.

LA DUCHESSE, sévèrement.

Vous préférez que ce soit votre fille qui les paye?

LE DUC.

Oh! ma mère!...

LA DUCHESSE.

Vous voyez que je suis parfaitement au courant de vos affaires et de vos projets... je devrais dire de vos trames secrètes.

LA DUCHESSE, ouvre un coffret qui se trouve sur la table, en tire divers papiers et paraît y ajouter plusieurs signatures.

Vous avez quarante-cinq ans, monsieur, vous briguez l'honneur de représenter la France, vous êtes père, et vous vous conduisez comme... comme si nous vivions sous Louis XV. Il vous plaît d'appeler cela des « fredaines. » Ces fredaines-là, monsieur, aujourd'hui cela s'appelle des hontes, ces fredaines-là mènent au crime : ce que vous alliez faire est un crime...

LE DUC.

Ah! permettez...

LA DUCHESSE.

Autrefois vous auriez fait mettre vos créanciers à la Bastille, aujourd'hui ce sont eux qui vous feraient écrouer dans la leur; car ils en ont une à eux qui s'appelle « Clichy » à ce qu'il paraît.

LE DUC.

Mais...

LA DUCHESSE.

J'exige votre soumission absolue à mes volontés. (Elle sonne.)

LE DUC.

Qu'allez-vous donc faire ?

LA DUCHESSE, au domestique qui entre.

Mademoiselle Montclar et son frère.

(Le domestique sort.)

SURDICE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Quand je venais vous annoncer...

LA DUCHESSE, pendant que Montclar, Émilie et Marie entrent.

Cela veut dire, monsieur, que le pays n'a pas seul ses soldats, la famille a les siens, qui savent quand il le faut pour sauver le drapeau se laisser emporter une jambe ou un bras et mourir au besoin !

SCÈNE VII

LES MÊMES, HENRI, ÉMILIE, MARIE.

LA DUCHESSE, à Émilie, en prenant quelques papiers sur la table.

Venez, mon enfant, voici une reconnaissance de deux cent mille francs payables en trois ans... on réduira un luxe inutile.

LE DUC.

Quoi ! vous...

LA DUCHESSE.

Ceci est une procuration pour vendre mon château de Touraine avec la métairie et les bois. (Donnant les papiers à Émilie.) Comme je vous garde toute la journée avec moi, mon cœur, vous emporterez quatre-vingt-dix mille francs déposés chez mon notaire et que je vais envoyer prendre...

ÉMILIE.

Rien, je n'emporterai rien de ces odieux papiers...

LA DUCHESSE.

Ah ! prenez garde, vous allez me fâcher ! tous mes enfants m'obéissent, ici ! (Au duc.) Monsieur, je ne vous sauve qu'à demi. Si les Montclar ne s'étaient pas trouvés là pour me donner le temps de vous secourir, il fallait choisir entre le malheur de votre fille et votre déshonneur... Ces enfants, repoussés, dédaignés, raillés par nous, ce sont eux, avec l'argent gagné à la sueur de leur front, ce sont eux qui sauvent l'honneur de notre famille... Eh bien ! ces enfants, moi, je veux qu'ils soient les miens !